

MEMOIRE DE STRATEGIE

Objet:	Mémoire de stratégie.
Titre:	Les principes de la guerre et le conflit israélo-arabe.
Rédacteur:	CBA Hackenbruch Jean-François / France / Terre.
Division:	C - groupe 2.
Date de rédaction:	15 février 1999.
Mots clés:	stratégie; guerre des Six Jours; principes de la guerre; liberté d'action; économie des forces; concentration des efforts.

*

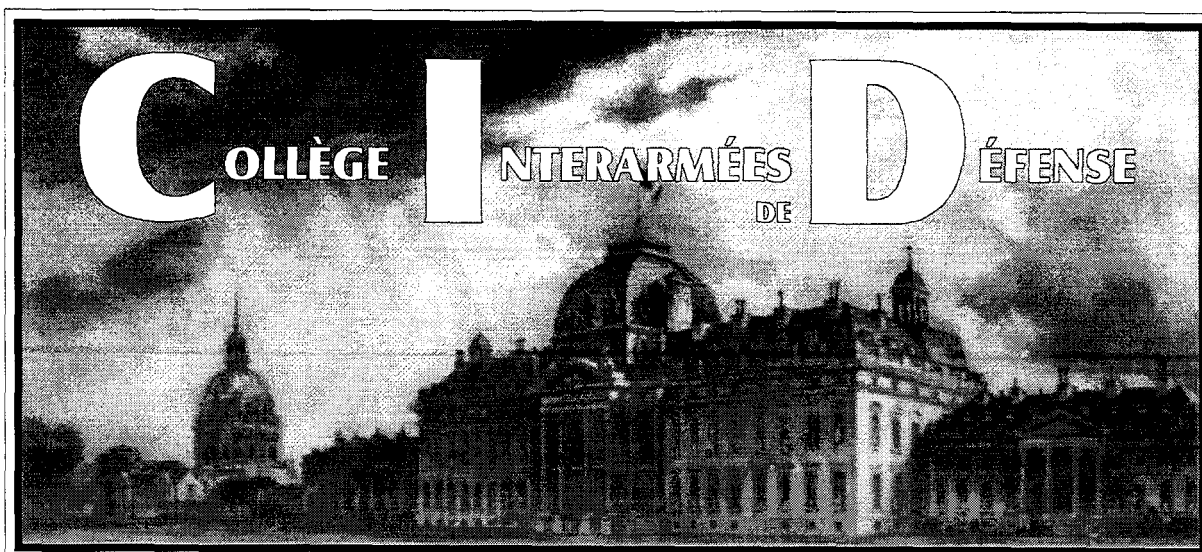
Synthèse:

En 1967, du 6 au 12 juin, l'Etat d'Israël croyant son existence menacé, lance une offensive surprise. Sur trois fronts à la fois et en dépit d'un rapport de forces défavorable, il balaie ses adversaires arabes (1° partie).

La guerre des Six Jours démontre que les principes de la guerre demeurent au coeur de toute réflexion de stratégie militaire. La victoire de l'Etat hébreu résulte d'une liberté d'action intelligemment acquise (2° partie) qui, associée à une économie des forces gérée avec discernement (3° partie) a favorisé une concentration des efforts véritablement décisive (4° partie).

* *

*



MÉMOIRE DE STRATÉGIE

**LES PRINCIPES DE LA GUERRE
ET LE CONFLIT ISRAËLO-ARABE
DE JUIN 1967**

CBA HACKENBRUCH

DIVISION C

GROUPE 2

PLAN

AVERTISSEMENT	p. 4
PREAMBULE	p. 5
INTRODUCTION	p. 8
1^o partie : LA GUERRE	p. 9
11/ L'ESCALADE	
12/ LE CONFLIT	
121/ Les raids aériens	
122/ Le front du Sinaï ou la guerre-éclair	
•Le dispositif égyptien	
•Le dispositif israélien	
•Les combats	
123/ Le front jordanien	
124/ Le front syrien	
13/ LE LENDEMAIN DU CONFLIT	
	*
2^o partie : LA LIBERTE D'ACTION	p. 14
21/ LA CONNAISSANCE DU MILIEU	
22/ LA QUALITE DU RENSEIGNEMENT	
221/ Le renseignement de portée politique	
222/ Le renseignement de portée stratégique	
223/ Le renseignement de portée technique	
23/ LA RIGUEUR DE LA PREPARATION DES OPERATIONS	
231/ Les opérations aériennes	
•La planification et la préparation	
•L'exécution des plans	
232/ Les opérations terrestres	
•L'organisation des forces	
•Les matériels	
24/ L'APTITUDE A CREER LA SURPRISE	
241/ Au niveau politique	
242/ Au niveau stratégique	
243/ Au niveau opératif	

*

3^o partie : L'ECONOMIE DES FORCES p. 23

31/ UNE EXPRESSION CLAIRE DU CHOIX DE L'OBJECTIF

32/ UNE AFFECTATION RAISONNEE DES FORCES

321/ Modularité et souplesse structurelle

322/ Des systèmes de forces cohérents avec les priorités définies

33/ UN SOUTIEN DYNAMIQUE

331/ Le soutien aérien

332/ Le soutien terrestre

*

4^o partie : LA CONCENTRATION DES EFFORTS p. 27

41/ UN COMMANDEMENT UNIQUE ET MILITAIRE

411/ Les divergences pré-conflictuelles

412/ Le consensus politique et militaire

- Consensus entre opinion publique et monde politique

- Consensus politico-militaire

42/ LA DISLOCATION STRATEGIQUE DES FORCES ARABES

421/ Un risque calculé

422/ Le choix du point d'application

423/ L'option stratégique « blitzkrieg » ou la guerre éclair

- Définition

- Les raisons de l'option stratégique

- Les conséquences de l'option stratégique

43/ LA SUPERIORITE

431/ Le nombre

432/ La capacité

433/ La volonté

*

CONCLUSION p. 35

GLOSSAIRE p. 37

BIBLIOGRAPHIE p. 38

ANNEXES - CARTOGRAPHIE

Annexe 1: Israël dans le Proche-Orient

Annexe 2: L'Etat d'Israël

Annexe 3: L'attaque aérienne

Annexe 4: Le dispositif égyptien le 4 juin

Annexe 5: Le front du Sinaï

Annexe 6: Le front de la rive occidentale du Jourdain

Annexe 7: Le front du plateau du Golan

Annexe 8: Israël après la guerre

AVERTISSEMENT

Ce mémoire n'a d'autre prétention que d'illustrer, à travers l'exemple de la guerre des Six Jours menée par l'Etat hébreu en 1967, combien les principes de la guerre demeurent au coeur de toute réflexion stratégique. Dans ce sens, c'est principalement le succès avec lequel les Israéliens ont su mettre en oeuvre ces principes qui est mis en lumière dans ce document et non les erreurs de leurs adversaires arabes.

*

Par souci de clarté, le récit des opérations militaires ne fait pas systématiquement référence aux ouvrages dont il est la synthèse. Aucun élément n'est toutefois le fruit de l'imagination. Tous les faits ont été puisés dans les ouvrages répertoriés dans la bibliographie jointe en annexe.

*

Plusieurs orthographes de la locution « guerre des Six Jours » existent. Selon les ouvrages et les années, les majuscules parfois disparaissent. Dans le cas présent, l'orthographe retenue est celle arrêtée par le dictionnaire Le Petit Robert, dictionnaire illustré des noms propres, édition 1996.

* *

*

PREAMBULE

Ce préambule s'impose. Peut-on légitimement évoquer les principes de la guerre dans une réflexion du niveau stratégique?

En réalité, « l'étude des principes de la guerre est indissociable de la réflexion stratégique, car il ne saurait y avoir de bonnes décisions en matière stratégique sans référence à une logique du probable. On ne peut donc pas dissocier la réflexion stratégique qui prépare la décision, de la recherche de principes de la guerre destinée à la faciliter »¹.

Le mot stratégie vient du grec stratêgos, de stratos, armée et agein, conduire. Si l'étymologie du terme est certaine et précise, nul ne peut contester sa dérive sémantique. Peu de concepts connaissent un tel succès. « La généralisation de la guerre à toutes les activités humaines (...), le caractère de gravité que donne l'adjectif stratégique à n'importe quelle entreprise ont dévalué et banalisé le concept de stratégie »². Aujourd'hui, dès qu'une activité coordonne un but et des moyens, elle revendique le qualificatif de stratégique. Par plaisir ou par orgueil, l'on emploie ce mot comme synonyme de planification, de gestion ou de manoeuvre. Une démarche économique, politique, culturelle voire amoureuse est dite stratégique. Au sein d'une entreprise, l'on confère indifféremment ce titre aux options, à l'analyse, à la décision mais aussi à l'espace ou au « management ». Toutefois, seule la stratégie militaire possède un caractère universel et millénaire. Il suffit pour s'en convaincre de se référer à l'anthologie mondiale que lui consacre Gérard Chaliand³.

Au sein de la sphère guerrière et étatique, la stratégie connaît d'innombrables définitions. Selon Guibert, c'est « l'art de mouvoir ses forces sur le théâtre d'opérations, de façon à les amener concentrées sur le champ de bataille ». Pour Jomini, il s'agit de « l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser tout le théâtre de la guerre ». Karl von Clausewitz définit la stratégie comme « l'usage de l'engagement aux fins de guerre. [...] Elle établit le plan de guerre et fixe,

¹ Amiral François Caron; *L'art militaire de la décision: de l'utilité des principes de la guerre*, Le trimestre du monde - 3^e trimestre 1993, p. 81.

² Général de La Maisonneuve, *Incitation à la réflexion stratégique*, Economica, 1998, p. 9.

³ Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la stratégie - des origines au nucléaire*, Laffont, 1993, 1600 pages.

en fonction du but en question, une série d'actions propres à y conduire; elle élabore donc les plans des différentes campagnes et organise les différents engagements de celles-ci ». Au XX^e siècle, Sir Basil Liddell Hart présente la stratégie comme « l'art de distribuer et d'appliquer les moyens militaires pour réaliser les fins de la politique ». Raymond Aron, fidèle à Clausewitz, y voit « la conduite d'ensemble des opérations militaires », celle-ci étant subordonnée, avec la diplomatie, à la politique. Le général Beauffre offre une définition plus moderne de la stratégie en la présentant comme « l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit ». Le général Poirier va plus loin. « La stratégie est la dialectique des forces conçues, réalisées et employées pour atteindre les buts définis comme moyens de la politique. Elle est, aussi, la dialectique des libertés d'action nécessaires pour accomplir les projets politiques. Elle est, enfin, la dialectique des volontés appliquées à la résolution des conflits de coexistence... La stratégie est le système de ces trois dialectiques »⁴.

Quelle que soit la définition de référence, « le passé de la stratégie nous enseigne son lien naturel avec la guerre, et par là son *caractère* original et sa *spécificité* »⁵. La stratégie se situe entre la pensée et l'action. Pour mieux comprendre ses constantes, nombreux sont ceux qui se sont efforcés de rechercher et de définir ses principes, quelle que puisse être la forme qu'elle revêt.

En effet, de tout temps, les chefs ont ressenti le besoin de recourir à des principes pour guider leur réflexion et faciliter leurs choix. « Qu'est-ce en effet que la réflexion stratégique, si ce n'est la recherche de ce que l'on peut faire avec des moyens militaires pour parvenir au résultat politique recherché, et ce dans les meilleures conditions possibles? [...] Il n'y a pas de décision stratégique possible sans recourir à un système d'évaluation capable de rendre compte le plus objectivement possible de la probabilité éventuelle de succès de l'action envisagée »⁶. Les principes de la guerre, s'ils n'ont pas vocation à procurer la victoire, n'en conditionnent pas moins l'accès.

« Les grands principes sont immuables. Ce sont des vérités de simple bon sens, et elles sont de tous les temps »⁷. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'en matière d'approche des principes existent

⁴ Les définitions du mot « stratégie » sont extraites du *Dictionnaire de stratégie militaire* de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, Librairie académique Perrin, 1998.

⁵ Général de La Maisonnette, *op. cit.*, p. 14.

⁶ Amiral François Caron, *Nouvelles guerres et principes de la guerre*, *Stratégie* 1/97, p. 57.

⁷ Général Colin, *Les transformations de la guerre*, bibliothèque stratégique, Economica, 1989, p. 233.

des divergences d'opinions. C'est le fruit inévitable de la subjectivité de ceux qui les ont recherchés. Peu importe qu'il y ait « autant de principes qu'il y a de chapelles »⁸.

Les Anglo-Saxons sont prolixes en la matière: la stratégie américaine fournit un exemple d'approche analytique en distinguant neuf principes⁹; Les Britanniques en dénombrent dix¹⁰.

En France, « les principes de la stratégie font partie des grands classiques. Leur permanence dans l'art de la guerre a été maintes fois soulignée.[...] Ils s'adaptent exactement aux nouvelles configurations conflictuelles et conservent leur valeur pour aider à la décision et à la conduite de l'action »¹¹. Définis par le maréchal Foch, ils sont au nombre de trois: liberté d'action, économie des forces et concentration des efforts. Ils sont aujourd'hui intégrés dans les textes réglementaires français.

Dans le cadre d'une réflexion stratégique, il paraît intéressant, à travers l'exemple d'un conflit contemporain, de mesurer combien « les principes de la stratégie possèdent un caractère permanent et irremplaçable et offrent une ligne générale de conduite »¹². La guerre des Six Jours de juin 1967 a fait basculer l'histoire du Proche-Orient; elle se prête particulièrement à cet exercice intellectuel.

* *
*

⁸ Amiral François Caron, *L'art militaire de la décision: de l'utilité des principes de la guerre*, Le trimestre du monde - 3^e trimestre 1993, p. 82.

⁹ Les 9 principes américains sont: but à atteindre, offensive, masse, économie des forces, manoeuvre, unité de commandement, sécurité, surprise, simplicité.

¹⁰ Les 10 principes britanniques sont: choix du but, maintien du but, conservation du moral, action offensive, concentration des forces, sécurité, économie des efforts, souplesse, coopération, administration.

¹¹ Général de La Maisonneuve, *op. cit.*, p. 71.

¹² Général de La Maisonneuve, *op. cit.*, p. 73.

INTRODUCTION

Le 6 juin 1967, l'Etat d'Israël se sent encerclé et croit son existence menacée par les Etats arabes limitrophes. En dépit d'un rapport de forces défavorable, l'Etat hébreu lance une offensive surprise sur deux, puis trois fronts. En six jours, il balaie ses adversaires et triple le territoire qu'il occupe en y ajoutant le Sinaï, la bande de Gaza, le plateau du Golan et la Cisjordanie qui forment les « territoires occupés ». Si Israël ne déplore que 800 morts, les pertes des Etats arabes sont extrêmement lourdes. L'Egypte, la Jordanie et la Syrie totalisent respectivement 20 000, 6000 et 500 tués.

La guerre des Six Jours vient souvent illustrer le bien-fondé des théories de Karl von Clausewitz. Selon le théoricien, la guerre doit dans tous les cas être subordonnée à la stratégie globale du pays. La bataille menée par l'Etat hébreu a obéi exactement aux ambitions des hommes politiques israéliens. C'est pourquoi elle fut un succès. Est-ce pour autant la seule raison?

Il n'est pas exagéré d'avancer que l'Etat d'Israël a vaincu parce qu'il a su, à la différence de la coalition arabe, mettre en œuvre et appliquer les principes de la guerre. Si l'on s'en tient à ceux définis par le maréchal Foch, l'on mesure mieux combien le succès d'Israël est logique et peu surprenant. *Cette victoire résulte à la fois d'une liberté d'action intelligemment acquise qui, associée à une économie des forces gérée avec discernement, a favorisé une concentration des efforts véritablement décisive.*

Après avoir brossé à grands traits les différentes phases du conflit, il sera aisé d'analyser les facteurs qui ont permis à Israël d'appliquer avec succès les trois principes de la guerre.

* *

*

1^o partie: LA GUERRE

Après dix années d'une paix précaire, le troisième conflit israélo-arabe de juin 1967 est l'aboutissement prévisible d'une période de tensions de plusieurs semaines. Ce conflit de six jours voit Israël combattre et vaincre quasiment simultanément sur trois fronts. La victoire militaire apportera de nouvelles frontières mais aucune paix durable.

11/ L'ESCALADE (annexe 1 & annexe 2)

Depuis 1948, la tension est constante entre Israël et les Etats arabes voisins. L'Etat hébreu vit dans l'angoisse d'une nouvelle attaque et refuse la création à ses côtés d'un Etat palestinien. De leurs côtés, les pays arabes, doublement vaincus en 1948 et 1956, espèrent prendre leur revanche sur Israël qu'ils ne veulent pas reconnaître. L'Etat égyptien du colonel Gamel Nasser se pose en ardent défenseur des intérêts arabes.

Après une année 1966 marquée par une vive tension israélo-syrienne et achevée par un accord de défense entre l'Egypte et la Syrie, la vingtième année de l'Etat hébreu commence dans l'inquiétude. En cette année 1967, la situation politico-militaire d'Israël est encore plus préoccupante qu'en 1956.

Le **16 mai 1967**, les Egyptiens exigent et obtiennent de U Thant, Secrétaire général des Nations unies, le retrait des casques bleus de l'ONU stationnés dans le Sinaï. Ces forces sont déployées depuis la guerre de 1956. Leur présence est une garantie de sécurité pour les Israéliens qui voient dans le Sinaï une zone tampon efficace.

Le retrait des forces de l'ONU prend pour Israël la forme d'un *casus belli*. De surcroît, ce repli s'accompagne du déploiement de cinq divisions d'infanterie et de deux divisions blindées égyptiennes dans le Sinaï.

Le **20 mai**, des unités parachutistes de l'armée égyptienne prennent position à Charm-el-Cekh. Cette position stratégique commande le détroit de Tiran. Zone clef de la mer Rouge, c'est un point de passage obligé pour les navires à destination du port israélien d'Eilat déserté depuis peu par le contingent de l'ONU.

Le **22 mai**, le colonel Nasser annonce « la fermeture du détroit de Tiran situé dans les eaux territoriales arabes ». Le golfe d'Akaba est interdit aux navires israéliens et aux bateaux tiers en provenance ou à destination d'Israël.

En dépit du souhait des militaires de déclencher une action préventive, le gouvernement israélien demeure prudent, voire perplexe. Les tentatives israéliennes pour faire lever le blocus continuent donc à dominer les échanges diplomatiques.

Le **30 mai**, se joue un coup de théâtre. Le roi Hussein de Jordanie se rend au Caire et signe avec le président Nasser un accord selon lequel il place son armée sous le commandement d'un général égyptien. Dans les faits, les Etats arabes d'Egypte et de Jordanie créent un commandement unifié.

Compte tenu de la situation, et conformément aux souhaits d'une grande partie de l'opinion publique mécontente qui réclame le retour de Ben Gourion, un gouvernement d'union nationale est constitué le **2 juin**. Le très mesuré Premier ministre israélien Levi Eskhol doit, sous la pression d'une large majorité, faire appel à la Défense à Moshe Dayan, « le vainqueur de 56 ». Cette décision a le don de galvaniser les énergies. Son chef d'état-major demeure le général I. Rabin.

Le **4 juin**, recevant des journalistes étrangers, Moshe Dayan tient un discours rassurant. Il n'est pas question qu'Israël attaque ; Tsahal, les Forces de défense d'Israël en hébreu, se prépare seulement à toute éventualité. Pourtant, se sentant encerclé par l'Egypte, la Syrie et la Jordanie, toutes trois soutenues par l'URSS, Israël décide de lancer par surprise une « guerre préventive ». Tout est prêt. La première attaque aérienne est fixée au 5 juin 07h45, heure de Tel-Aviv (08h45 au Caire).

12/ LE CONFLIT

La guerre de juin 1967, communément appelée **guerre des Six Jours**, comporte trois phases distinctes dans le temps et l'espace:

- la campagne israélienne contre l'Egypte du 5 au 8 juin ;
- la campagne israélienne contre la Syrie du 5 au 7 juin ;
- la campagne israélienne contre la Jordanie du 9 au 10 juin.

Toutes trois sont précédées d'un raid aérien des plus efficaces.

121/ Les raids aériens (annexe 3)

Le 5 juin au matin, l'aviation israélienne, forte de 192 avions d'origine française, attaque les bases aériennes de l'Egypte. En l'espace de trois heures, de 08h45 à 11h45, heure du Caire, l'armée de l'air égyptienne est entièrement neutralisée : 286 des 340 appareils que possède

l'Égypte sont détruits sans même avoir eu le temps de décoller. En fin de matinée, ce 5 juin, le colonel Nasser ignore totalement la réalité de la situation. Personne n'a osé lui rendre compte de l'importance du désastre.

Un peu plus tard dans la journée, entre 12h45 et 15h00, les terrains d'aviation de la Jordanie, de la Syrie et de l'Irak sont à leur tour détruits. Après l'élimination du potentiel de combat de l'armée de l'air égyptienne, c'est au tour des aviations de la Jordanie, de la Syrie et de l'Irak de disparaître du théâtre des opérations.

122/ Le front du Sinaï ou la guerre-éclair (annexe 4)

Le dispositif égyptien. Les sept divisions égyptiennes déployées à la frontière israélienne du Néguev représentent une puissance rarement déployée dans un tel secteur.

L'Égypte dispose :

- de plus de 250 000 hommes (les chiffres varient selon les sources de 250 à 340 000 combattants),
- d'environ 1200 chars dont 60 Staline 3 (46 tonnes, canon de 122mm, blindage de 200mm), 550 T54-55 (36 tonnes, canon de 100mm), 200 chasseurs de chars SU-100, une cinquantaine de PT76.

Très logiquement, le dispositif égyptien s'appuie sur les voies et noeuds de communication et plus particulièrement sur les trois grands axes qui traversent le Sinaï septentrional: Rafha - El Arish - Kantara; Nitzana - Abu Agueila - Ismaïlia; Kuntila - Nahl - Suez. En outre, une route longe le golfe et mène du canal de Suez à Sharm-el-Cheikh.

Le dispositif égyptien est articulé autour de zones défensives de division conçues suivant le principe de « **l'épée et du bouclier** »: une puissante ligne fortifiée (le bouclier), appuyée dans un premier temps par l'artillerie organique et une première ligne de chars, soutenue ensuite par une seconde force blindée de contre-attaque (l'épée).

Suivant ce principe, la 20^e division d'infanterie palestinienne tient la bande de Gaza. La 7^e division égyptienne est déployée entre Rafah et El Arish. Dans la zone d'Abu Agueila, la 2^e division d'infanterie est solidement enterrée alors qu'à son sud-ouest la 3^e division tient la route d'Ismaïlia et la région de Bir Hassne. Plus au sud, la 6^e division d'infanterie protège « la route des pèlerins » qui relie Kuntila près de la frontière israélienne à Suez. Enfin, un groupement tactique, « la force blindée de Shazli » (forte de quatre bataillons de chars, d'un bataillon de parachutistes et d'une brigade d'infanterie) tient la poche de Koreya. A son ouest, la 4^e division

blindée est déployée entre Bir Gafgafa et Bir Tamada. Outre les unités égyptiennes, un bataillon irakien et une brigade en provenance du Koweït se trouvent dans le Sinai.

Le dispositif israélien (*annexe 5*). Pour mener leur offensive sur le front du Sinai, les forces israéliennes sont organisées en ugdahs. Trois ugdahs, ou divisions¹³, sont concentrées à la frontière du Neguev :

- Au nord, la division du général Tal face Khan Younès - Rafah ;
- Au centre la division du général Yoffe entre Raffah et Nitzana ;
- Au sud, la division du général Sharon à la hauteur d'Abu Agueila et une brigade renforcée face à Kuntila.

Le plan prévoit une attaque simultanée sur trois axes, impérativement précédée d'une opération contre l'aviation égyptienne.

Les combats. Le 5 juin au matin, la division Tal attaque El Arish. Après s'être emparée de la ville de Khan Yunis, elle poursuit en direction de Rafah puis de El Arish qu'elle atteint le 5 juin soir à l'issue d'une progression de 65 kilomètres.

Parallèlement, la division Yoffe s'infiltré par des itinéraires que les Egyptiens ont jugés infranchissables. Elle rejoint Bir Lafhan et peut intercepter les unités de la 4^e division blindée égyptienne lancées en contre-attaque de Tal. Le 6 juin, après de sérieux combats de nuit, les deux ugdahs font jonction à Bir Lafhan.

Plus au sud, le général Sharon s'empare de Abu Agueila après de violents combats et une action de nuit combinant héliportages d'unités parachutistes, appuis d'artillerie, infiltrations d'infanterie et attaques de chars.

Le 6 juin, les généraux Tal et Yoffe attaquent l'aéroport de Djebel Libni. Ils s'en emparent après vingt-quatre heures de combat. Voulant éviter que les Egyptiens ne replient leurs forces à l'ouest du canal, ils se lancent alors à la conquête des trois axes menant à Suez: la route Bir Gafgafa-Ismaïla, les cols de Giddi et de Milta. Pour ce faire, ils décident de se frayer un chemin au travers des troupes égyptiennes battant en retraite. Un nouveau genre de bataille s'engage. Il s'agit de se battre contre un ennemi qui fuit.

Tandis que les deux autres ugdahs se hâtent vers le canal, le général Sharon poursuit la

¹³ Les termes ugdah et division, dans le sens où l'entendent les armées occidentales (c'est à dire grande unité), ne sont pas véritablement synonymes. Toutefois, compte tenu de l'impossibilité de respecter les subtilités de la traduction, ils seront employés indifféremment l'un pour l'autre.

destruction de la 6^e division égyptienne.

Avec la reprise, sans de véritables difficultés, de Sharm-el-Cheikh par des unités de la marine israélienne et un bataillon de parachutistes, c'est tout le Sinaï qui est, le jeudi 8 juin, aux mains des Israéliens.

123/ Le front jordanien (*annexe 6*)

L'offensive israélienne contre la Jordanie débute l'après-midi du 5 juin, alors que les forces jordaniennes (8 brigades) pilonnent les positions israéliennes dans la partie nouvelle de Jérusalem. Comprenant que si les Jordaniens parviennent à occuper la crête de Ramallah, au nord de Jérusalem, sa position sera menacée, le général Narkiss, commandant les forces israéliennes de Jérusalem, envoie une brigade blindée à Ramle pour occuper la crête. Le jour suivant la brigade poursuit sa progression. Pendant ce temps, une autre ugdah, aux ordres du général Peled, reçoit l'ordre d'attaquer dans la vallée du Jourdain depuis le nord. Tandis que la bataille se poursuit en Samarie à hauteur de Djenin, les parachutistes gagnent du terrain à Jérusalem. Le 6 soir, la ville est cernée. C'est la prise de Ramallah et de Jéricho qui met fin à l'occupation jordanienne de la rive ouest du Jourdain. Le 7 juin vers 10 heures, les Israéliens pour la première fois depuis 1900 ans, atteignent le Mur des Lamentations.

124/ Le front syrien (*annexe 7*)

Les Israéliens hésitent à attaquer la Syrie. En effet, les Syriens ont jusqu'à présent limité leurs attaques à des bombardements et à de brèves incursions. Toutefois, les positions syriennes sur les hauteurs du Golan menacent les exploitations agricoles israéliennes. De surcroît, les Israéliens sont choqués de voir la Syrie sortir indemne du conflit alors qu'elle est en grande partie responsable de la crise. Quand il est évident que la bataille du Sinaï est gagnée, les Israéliens commencent à dégarnir le front sud de plusieurs brigades. Passant outre le cessez-le-feu décidé par le Conseil de sécurité des Nations unies, Israël engage ces unités sur le front nord.

En dépit des importantes fortifications syriennes, les Israéliens réussissent le 9 juin, à la fin de la première journée de combat, à effectuer une percée profonde dans les défenses nord. Le 10 juin au matin, lorsque les Israéliens déclenchent un assaut généralisé, les Syriens se replient d'abord en bon ordre, puis dans une confusion croissante. Le 10 juin au soir, les assaillants sont en possession de toutes les hauteurs du Golan et d'une partie du mont Hermon. En vingt-

quatre heures, une des lignes de défense les plus fortes du monde s'effondre.

13/ LE LENDEMAIN DU CONFLIT *(annexe 8)*

Vaincus et humiliés, les Etats arabes doivent accepter le cessez-le-feu.

La guerre-éclair n'a duré que six jours mais elle donne au conflit du Proche-Orient une dimension nouvelle. L'Etat d'Israël triple le territoire qu'il contrôle en y ajoutant le Sinaï, la bande de Gaza, le plateau du Golan et la Cisjordanie qui forment les « territoires occupés ». Faute d'être reconnu par ses voisins, Israël obtient une monnaie d'échange et un moyen de pression pour garantir sa sécurité.

La victoire de l'Etat hébreu est absolue et son armée y gagne une réputation d'invincibilité. L'Egypte a perdu l'équivalent de sept divisions, 340 avions et environ 800 chars dont 300 ont été saisis intacts. Les Israéliens déclarent avoir pris 150 canons aux Jordaniens qui ont perdu la quasi-totalité de leurs 200 chars et plus de la moitié de leurs véhicules transports de troupe. L'armée de libération de la Palestine est totalement détruite. Les pertes humaines sont encore plus significatives. Les pays arabes déplorent au total 25 000 morts soit 25 fois plus que l'Etat hébreu.

* * *

* *

2^o partie: LA LIBERTE D'ACTION

« La lutte pour la liberté d'action est l'essence de la stratégie »¹⁴.

Définie par l'amiral Castex comme « la précieuse possibilité d'agir comme on veut, sans entrave, et de ne se heurter qu'aux seuls obstacles dressés par la volonté contraire de l'ennemi »¹⁵, la liberté d'action ne se décrète pas mais se conquiert et s'organise. C'est le premier des principes. Elle est même, selon le maréchal Foch, « un principe absolu ». Inspiré par Xénophon, il rappelle que « l'art de la guerre est en définitive l'art de garder sa liberté »¹⁶. Ce principe demeure « au coeur même de la stratégie, car il est la condition nécessaire de son exercice. C'est le principe central car il se situe au niveau suprême des objectifs politiques. Pas de politique possible sans un minimum de liberté d'action »¹⁷.

C'est grâce à une volonté sans faille qu'Israël réussit à conquérir cette liberté d'action « qui permet de conduire les opérations en demeurant protégé des entreprises de l'adversaire »¹⁸. L'armée israélienne peut à volonté imposer ou éviter la bataille, « agir malgré l'adversaire et les diverses contraintes imposées par le milieu et les circonstances »¹⁹ grâce à sa *connaissance du milieu*, à la *qualité du renseignement* dont elle dispose, au très haut degré de *préparation de ses troupes* et surtout à sa *capacité à créer la surprise* tant au niveau stratégique qu'opératif ou tactique.

21/ LA CONNAISSANCE DU MILIEU

Loin de se limiter au terrain, au nivellement et à la planimétrie, le milieu inclut également la population avec ses traditions, sa religion et son histoire. Au moment où se déclenche la guerre de 1967, les forces armées israéliennes maîtrisent parfaitement le milieu où pendant six jours vont se dérouler les combats.

Les plus jeunes soldats se sont entraînés dans le Néguev. Beaucoup, et surtout les chefs,

¹⁴ Général André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Hachette littératures, Troisième édition 1998, p. 184.

¹⁵ Amiral Raoul Castex, *Théories stratégiques*, Tome IV, Editions Maritimes, Paris 1933.

¹⁶ Maréchal Foch, *Des principes de la guerre*, Imprimerie nationale, Paris, 1996 (réédition).

¹⁷ Général de La Maisonneuve, *op. cit.*, p. 72.

¹⁸ Général F. Gambiez et Colonel M. Suire, *L'épée de Damoclès*, Plon, 1967.

¹⁹ Définition de la liberté d'action selon le *Manuel d'emploi de termes, sigles et signes conventionnels militaires*, Tome 1, Vocabulaire militaire.

connaissent cet « environnement complexe de l'homme et de l'action » pour s'y être déjà battus dix ans plus tôt. En 1956, ils étaient opposés sur le même terrain au même adversaire.

En premier lieu, nul n'est mieux placé que Moshe Dayan, ministre de la défense, pour savoir où et face à quoi l'Etat hébreu va devoir combattre. C'est le « vainqueur de la campagne du Sinaï ». Il était chef d'état-major de Tsahal.

Comme lui, tous les autres grands responsables de l'armée maîtrisent l'environnement au sens le plus large.

Le général Gavish, commandant le front sud, assume le commandement de la région sud d'Israël depuis 1966. Lors de la campagne de 56, il était adjoint au chef des opérations. Il en a tiré de nombreux enseignements. Il connaît parfaitement les avantages et les inconvénients de la péninsule du Sinaï.

C'est la seconde fois que le général Yoffe se bat sur le Sinaï. En 1956, il commandait une brigade. Il avait réussi à s'infiltrer vers Charm-el-Cheikh par un itinéraire qui tenait souvent du sentier muletier et à travers une zone que ses adversaires avaient jugée absolument impraticable.

De même, le général Ariel Sharon connaît bien le secteur pour y avoir mené des hommes au combat. En grande partie à l'origine des forces spéciales chargées des repréailles organisées en territoire arabe en 1953, il dirigeait la première opération de la campagne du Sinaï. Largué avec ses hommes à l'entrée du défilé de Milta qui commande la route du canal de Suez, il avait reçu pour mission de couper le chemin de la retraite aux Egyptiens.

Comme ses homologues commandant les divisions du front sud, le général Tal n'en est pas à son premier commandement dans le désert. Il combattait en 1956 à la tête d'une brigade d'infanterie dans le secteur d'Abu Agueila.

22/ LA QUALITE DU RENSEIGNEMENT

La liberté d'action repose aussi sur une organisation rigoureuse de la sûreté. Le renseignement en est sans nul doute la pièce maîtresse. « La connaissance de mon adversaire n'est-elle point déjà une arme? »²⁰. C'est ainsi que le récitant de « Citadelle », de Saint Exupéry, parle de cette obsession des stratèges depuis l'antiquité: connaître avant d'agir les dispositions et les intentions de l'adversaire.

Si les erreurs du colonel Nasser résultent partiellement de l'absence de renseignements exacts

²⁰ Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, NRF Gallimard, 1948, CLXVIII, p. 392.

et exploitables, il n'est pas exagéré d'avancer que Tsahal doit en grande partie son succès au « service d'information » israélien. Après la guerre, leur rendant hommage, le général Gadish dira : « j'avais l'impression de jouer une partie d'échecs avec un adversaire dont je connaissais les mouvements à l'avance ».

En effet, depuis sa création, l'Etat d'Israël bénéficie, grâce au renseignement militaire et aux services spécialisés du ministère des affaires étrangères, le Shin Beth, d'un réseau de complicités dans le monde entier. Regroupés en « service d'information » aux ordres du général Meir Amit pendant la guerre des Six Jours, l'Etat hébreu dispose, sur les forces arabes coalisées, de renseignements tant de portée politique, que stratégique ou technique.

221/ Le renseignement de portée politique

En dépit de la neutralité de Paris et de l'hostilité de Moscou, certains agents du KGB et du SDECE collaborent avec la CIA dans l'intérêt des services spéciaux israéliens. Tel Aviv sait avec quasi-certitude, dès le 5 juin, qu'il n'y aura pas d'intervention soviétique au Moyen-Orient.

Le 3 juin le général Amit, patron du Mossad, rentre des Etats-Unis après une série d'entretiens avec le secrétaire d'Etat à la défense Robert McNamara. Il en rapporte la nette impression que les Américains ne verraient pas « d'inconvénient à ce que l'Etat hébreu rompe les os de Nasser »²¹.

Au niveau politique, leur liberté d'action est acquise.

222/ Le renseignement de portée stratégique

« Connais ton ennemi et connais-toi toi-même; eussiez-vous cent guerres à soutenir, cent fois vous serez victorieux »²². Le plus ancien traité de stratégie rappelle que l'activité guerrière est en premier lieu intellectuelle. Elle réunit la pensée et l'action. Le renseignement stratégique y demeure primordial.

A ce titre, le plus grand tour de force des unités du général Meir Amit a été de localiser avec rigueur et précision à la veille de la guerre l'emplacement de tous les avions égyptiens sur l'ensemble des aérodromes du Sinaï, de la zone du canal et de la vallée du Nil. En outre, au moment de leur débouché, les généraux israéliens connaissent avec précision l'organisation des dispositifs défensifs des différentes divisions arabes.

²¹ Cité par Martin van Creveld dans *Tsahal*, Editions du Rocher, 1998, p. 273 d'après témoignage.

²² Sun Tse, *L'art de la guerre*, L'impensé Radical, 1978, A3.

Ces renseignements ont été en partie obtenus à l'aide des photos aériennes prises par les Mirage qui survolent quotidiennement, depuis plusieurs années, les territoires ennemis. Ils ont été complétés par des infiltrations d'agents et un certain nombre d'observations. Les codes, les fréquences radio ainsi que la plupart des tableaux d'effectifs nominatifs des unités égyptiennes sont entre les mains des forces israéliennes.

Ces données permettent aux Israéliens de mener avec efficacité, tout au long des combats, des opérations d'intrusion dans les réseaux de communications arabes. Ces intrusions sont, entre autres, à l'origine du décrochage d'une formation de chars égyptiens dans la région de Kusseima et des tirs fratricides dans la zone d'El Kantara.

223/ Le renseignement de portée technique

Ce n'est pas un hasard si l'armée de l'air israélienne est la seule au monde à posséder le MIG21 d'un pilote irakien « déserteur ». Cet appareil a joué un rôle capital dans les phases d'entraînement des pilotes israéliens en participant à de nombreux exercices tactiques. En l'étudiant, les techniciens se sont aperçus que l'allumage de son réacteur s'effectuait à l'essence et qu'un réservoir de ce combustible, beaucoup plus volatile et inflammable que le kérosène, pouvait facilement être atteint par les canons de bord des Mirage.

Par ailleurs, grâce aux agents infiltrés, les Israéliens disposent, à la veille de l'offensive, du plan complet de toutes les fortifications syriennes sur le Golan. Ils n'ignorent rien des plans d'attaque syriens mais aussi des ordres de mouvement des forces arabes vers la frontière.

23/ LA RIGUEUR DE LA PREPARATION DES OPERATIONS

Les opérations aériennes et terrestres sont d'une rigueur exceptionnelle, tant au niveau de leur planification que de l'organisation des forces ou de la réalisation des plans.

231/ Les opérations aériennes

La victoire de l'armée de l'air est à mettre à l'actif d'un haut degré de préparation et de formation des pilotes et de la qualité des renseignements. Il y a peu de conflits où l'exécution ait été aussi conforme aux plans initiaux.

La planification et la préparation. La planification des opérations aériennes a fait l'objet de nombreuses répétitions depuis 1956. Le général Hod confirmera après le conflit: « Seize ans de planification ont été mis dans ces quatre-vingts premières minutes. Nous avons vécu avec le

plan, nous avons dormi avec le plan, nous l'avons perfectionné constamment »²³. Pendant les mois qui précèdent les hostilités, les Israéliens « sont allés jusqu'à construire dans le désert du Néguev des répliques de certains aérodromes égyptiens »²⁴. Dès les premiers raids, leurs pilotes sont en mesure de se repérer et de localiser les différentes cibles.

Exécution des plans. Les formations aériennes parviennent toutes sur leurs objectifs dans les temps et avec le degré de précision qui leur avait été assignés.

Les aérodromes d'El Arish, Djebel Libni, Bir Gafgafa, Bir Thamada dans le Sinaï, d'Abu Sueir, Kabrit, Inchass dans la zone du canal sont simultanément attaqués. Seule la piste d'El Arish n'est pas détruite. L'aéroport est destiné à l'état-major israélien. Il doit servir de base avancée. Les calculs du commandant de l'armée de l'air, le général Hod, prévoient que la destruction de toutes les forces aériennes ennemies prendrait de huit à dix heures. L'opération de destruction des chasseurs, des bombardiers et des aérodromes ennemis reçoit la priorité absolue. Logiquement, les bases de fusées et les stations de radars sont attaquées ultérieurement. La destruction de l'aviation égyptienne prend cent soixante-dix minutes. Après quoi, l'effort des appareils israéliens peut basculer sur les dispositifs de l'artillerie dans le Sinaï et sur le réseau logistique de l'arrière.

232/ Les opérations terrestres

Dans le cadre de la préparation à une guerre éventuelle, le général Gavish est nommé directeur de l'instruction des troupes israéliennes. Lorsqu'en 1963, les Egyptiens remplacent au sein de leurs armées les doctrines occidentales par la doctrine soviétique, il modifie en conséquence l'instruction des troupes israéliennes et, logiquement, impose de nouveaux matériels. Il sait que la connaissance de l'ennemi est plus que jamais une des clés du succès. Il n'ignore pas que « l'art de connaître le génie du général ennemi et celui de la Nation qu'il commande renferme l'art de vaincre l'un et l'autre »²⁵.

L'organisation des forces. Le général Gavish connaît parfaitement les avantages et les

²³ Général Mordechai Hod, Chef des forces israéliennes de l'Air, d'après le Sunday Times de Londres du 16 juillet 1967, p. 7.

²⁴ Selon un article du 13 octobre 1967 de Mohammed Hassanein Heykal (qui passe pour être l'interprète officiel des vues du gouvernement égyptien) dans El Ahram - Cité dans la *Revue de défense nationale* de décembre 1967.

²⁵ Cité par Hervé Coutau-Bégarie dans Introduction à la stratégie, 1997, p.51 - *Mémoires de Montecuccoli, avec les Commentaires du Comte Turpin de Grissé*, Paris, chez C.A. Jombert, 1770, Tome 1, p. 341.

inconvenients que représente la péninsule du Sinaï. Il a participé à forger Tsahal pour en faire une armée mobile blindée et mécanisée.

Si en 1956, l'infanterie représentait 75% des forces terrestres, cette proportion est tombée à 45% à la veille de la guerre des Six Jours. En revanche, le corps blindé a vu sa représentation passer de 21% à 45%. Avec l'armée de l'air, les blindés constituent le facteur décisif de la stratégie israélienne. Cette évolution est conforme à la volonté du général Gavish. Il déclare peu avant l'ouverture des hostilités: « Nous avons mis au point une stratégie qui doit affronter la doctrine militaire soviétique ».

C'est aussi dans cet esprit qu'ont été élaborés les plans pour faire face à une attaque égyptienne et porter la guerre chez l'ennemi. C'est aussi dans ce sens que sont orientées les grandes manoeuvres qui se déroulent périodiquement dans le Neguev. La tactique de Tsahal n'est ni celle des Américains, ni celle des Soviétiques. Elle est propre à l'armée israélienne et conforme à ses besoins.

Le matériel. Pour vaincre les unités égyptiennes organisées en zones défensives « de boucliers et d'épées », les Israéliens savent qu'ils ne doivent pas se laisser fixer ou engluer par « le bouclier ». Le « bouclier » doit être transpercé afin que les colonnes soient libres d'aller porter la confusion parmi « les épées » ennemies en cours de rassemblement.

Il lui faut donc un char capable d'évoluer sous le feu, à vitesse raisonnable, grâce à une cuirasse solide, un moteur fiable et un canon puissant. L'infanterie intervient pour nettoyer le terrain après le passage des chars. En conséquence, Israël Tal, le concepteur de la doctrine, laisse en dotation les vieux half-tracks et consacre tous ses soins à la mise en service des chars lourds Patton et Centurion appelés à remplacer les chars légers et rapides en dotation.

En effet, si l'équipement des deux adversaires est constitué pour beaucoup encore d'un mélange de ce que l'on pouvait trouver au cours de la seconde guerre mondiale, les Egyptiens possèdent tout de même des chars T54-55. Ces chars de 36 tonnes, équipés d'un canon de 100mm et dotés d'une autonomie de 480 kilomètres, sont extrêmement impressionnants.

Le choix des Israéliens en matière de blindés s'est porté sur le Centurion. Moins rapide que le char soviétique sur longue distance, doté d'une autonomie moindre, ce choix résulte toutefois d'une « logique de destruction ».

Tsahal sait que cet engin, doté d'un canon de 105mm à tir rapide, surpasse le char en dotation dans l'Armée rouge. Même si le Centurion n'est aussi rapide que le T55 que sur 200 mètres, sa

cadence et sa portée de tir (2000 mètres) s'avèrent déterminantes dans une bataille de chars à mouvement très rapide où les engins doivent tirer et manœuvrer.

24/ L'APTITUDE A CREER LA SURPRISE

L'effet de surprise est un élément fondamental de l'art de la guerre et plus particulièrement de la liberté d'action.

Selon Karl von Clausewitz, « la surprise est plus ou moins à la base de toute entreprise car, sans elle, la supériorité au point décisif n'est pas imaginable. La surprise devient donc un moyen de supériorité, (...) notamment grâce à son effet sur le moral. Là où elle réussit, elle sème la confusion chez l'adversaire et brise son ardeur... »²⁶.

Pour conquérir leur liberté d'action, les Israéliens réussissent à créer simultanément un effet de surprise déterminant aux niveaux stratégique, opératif et tactique. L'Etat hébreu attaque alors qu'on le pense incapable de le faire, au moment et à l'endroit où on ne l'attend pas.

241/ Au niveau stratégique

Les Israéliens ont en premier lieu surpris les plus hauts dirigeants égyptiens.

Le président Nasser est persuadé que la position d'Israël est plus vacillante qu'en 1956. Jérusalem ne dispose plus de l'appui de la France et de la Grande-Bretagne. Il sait, qu'en cas de conflit, Tsahal aurait à combattre sur deux, voire trois fronts. Il n'ignore pas que Levi Eshkol et son ministre des affaires étrangères, Abba Eban, sont tous deux dotés d'un tempérament exceptionnellement pacifique. Il pense qu'il est en position de force pour revendiquer le leadership du monde arabe.

Or I. Rabin et Weizman font dès le mois de mai le siège de L. Eshkol. Ils n'ignorent pas que toute journée qui passe accroît la supériorité de l'armement ennemi. Fin mai, le gouvernement israélien comprend que l'attaque préventive est possible et peut assurer la victoire. Il reste convaincu qu'« un ennemi surpris est à demi vaincu »²⁷. La guerre s'avère souhaitable parce qu'indispensable. Les Israéliens sont acculés. En dépit des discours rassurants du 4 juin, la date de l'attaque est clairement fixée.

Le président Nasser ne s'attend pas à une attaque israélienne ; si elle avait lieu, il est certain que son armée l'emporterait. Il n'imagine pas qu'Israël ait pu renoncer à la supériorité numérique pour ne s'attacher qu'à la perfection qualitative. Il ignore que la doctrine israélienne

²⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, traduction Denise Naville, Editions de minuit, 1955.

²⁷ Sun Tse, *op. cit.*, A7.

est de toujours porter la guerre en territoire ennemi.

242/ Au niveau opératif

En bonne règle, le « fin du fin du blitz aérien » consiste à attaquer l'ennemi au lever du soleil, au moment où les équipes de DCA ne distinguent pas les avions volant près du sol. En théorie, l'attaque doit en premier lieu avoir pour objectif les radars. L'effet de surprise est total si l'on réussit à « attaquer l'ennemi là où il n'est pas préparé, en surgissant lorsqu'il ne vous attend point »²⁸.

Contrairement à ce que pensent les Egyptiens, l'opération « FOCUS » débute par une attaque simultanée, en silence radio, après un débordement important au-dessus de la Méditerranée. Elle a lieu à 08heures 45, heure du Caire. L'état d'alerte matinal vient d'être levé. Les Egyptiens ne craignent plus les fameuses attaques « aux lueurs de l'aube », leur vigilance est affaiblie. La visibilité est excellente car les brumes matinales sont dissipées.

Alors que la plupart des commandants de l'armée de l'air égyptienne sont encore en route vers leurs bureaux, les appareils israéliens volent à trente mètres au-dessus des vagues afin de déjouer la surveillance des radars. A la hauteur du delta du Nil, ils tournent vers le sud; or personne ne les attend venant de cette direction.

243/ Au niveau tactique

Au niveau tactique, l'effet de surprise résulte à la fois d'une logique de diversion et d'une exploitation rigoureuse des renseignements.

« Ne dédaignez pas d'employer des artifices. Divertissez l'ennemi en lui présentant un leurre »²⁹. En complément des trois groupements tactiques déployés dans le Neguev, une brigade exerce une pression sur Gaza de manière à fausser les analyses tactiques ennemies. Par ailleurs, l'attaque de Kuntila dans le sud est essentiellement destinée à donner le change à l'adversaire et à tromper les Egyptiens sur le point où doit s'exercer l'effort principal. Enfin, les services spéciaux israéliens se sont employés avec succès depuis fin mai à intoxiquer les Egyptiens. Ces derniers sont persuadés que le général Rabin va attaquer dans le sud afin de débloquent Eilat.

Les Egyptiens avaient prévu que le gros de l'attaque israélienne se déroulerait dans le sud, comme en 1956. « Lorsque les nouvelles relatives à la chute d'Abu Agueila, dans la partie nord

²⁸ Sun Tse, *op. cit.*, A1.

²⁹ Sun Tse, *op. cit.*, A13. A7.

du Sinaï, commencent à se répandre, le ministre de la défense, le maréchal Amer, est pris de panique. Sans même consulter le chef d'état-major, il ordonne à toutes les formations restantes de battre en retraite »³⁰.

Les comptes-rendus des unités de renseignement permettent aux généraux israéliens de connaître avec précision le dispositif ennemi et les axes de pénétration préférentiels entre les lignes de défense égyptiennes. Face aux fortifications syriennes, le choix des points d'attaque n'est pas aisé. Trois voies de pénétration connues et parfaitement répertoriées mènent du territoire israélien en Syrie. Contre toute attente, les Israéliens en découvrent une quatrième. Une nouvelle fois dans l'histoire des guerres, « c'est ce à quoi l'ennemi s'attend le moins qui réussira le mieux »³¹.

* *

*

³⁰ Martin van Creveld, *Tsahal - Histoire critique de la force israélienne de défense*, Editions du Rocher, 1998, p. 280.

³¹ Frédéric II, *Instructions militaires à ses généraux*, Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, 1844.

3^o partie: L'ECONOMIE DES FORCES

Le vocabulaire militaire définit l'économie des forces comme « la répartition et l'application judicieuse des moyens d'action en vue d'obtenir le meilleur rendement pour atteindre le but assigné ». « C'est le principe qui met en oeuvre des moyens. Il vise à l'optimisation de ceux-ci aux buts poursuivis, de leur adéquation au milieu et au type de conflit, de leur rendement, et dans une économie rationalisée, de leur coût-efficacité »³². Par définition, le principe d'économie des forces est déterminant quant à la manière de préparer et d'engager les forces dans la bataille. Loin de se limiter à la seule répartition des moyens, il englobe plus que jamais dans les conflits contemporains le sens de « l'épargne ».

Israël a compris que l'économie des forces est « l'art de déverser *toutes* ses ressources à un certain moment sur *un* point, [...] l'art de peser *successivement* sur les résistances que l'on rencontre, du poids de toutes ses forces »³³.

Dès le début de la guerre des Six jours, l'Etat hébreu s'efforce de prendre en compte l'importance de cet aspect. A tous les niveaux, il s'efforce de gérer rationnellement les moyens. Le but est d'être le plus fort là où Tsahal doit faire effort, « tout en conservant la possibilité d'agir ou de réagir éventuellement face à une direction initialement secondaire ».

Dès le début des opérations, *l'objectif majeur est clairement défini, les forces sont affectées avec raison* et selon le principe de *modularité*. *Enfin, leur soutien est en tout point remarquable*.

31/ UNE EXPRESSION CLAIRE DU CHOIX DE L'OBJECTIF

Les dirigeants israéliens ont tiré toutes les leçons de 1956. Ils ne veulent laisser aucune chance aux unités égyptiennes lors de leur fuite en direction de la vallée du Nil. Les objectifs de l'opération « DRAP ROUGE » sont d'une remarquable limpidité. Le plan opérationnel s'articule en trois phases :

- destruction de l'armée égyptienne ;
- occupation de vastes territoires dans le Sinaï ;
- ouverture du détroit de Tiran à la navigation.

³² Général de La Maisonnette, *op. cit.*, p. 72.

³³ Maréchal Foch, *op. cit.*, p.50.

Ce plan, inspiré par le général Dayan, prêt le 2 juin, est approuvé le 3 juin par le Premier ministre et par le Comité interministériel chargé des questions de défense. Il s'agit d'atteindre les mêmes objectifs qu'en 1956 mais avec d'autres méthodes. Pour Israël, le problème est d'organiser son action de telle façon que ses objectifs soient atteints avant que les puissances occidentales n'aient eu le temps de réagir en exerçant sur lui de trop lourdes pressions. L'état-major estime ce délai « d'impunité » de trois à six jours. C'est le temps que mettront les Nations unies et les grandes puissances à se ressaisir et à imposer efficacement un cessez-le-feu.

Sur le plan stratégique, cela signifie pour Israël: enfoncer le plus rapidement possible la première ligne de défense égyptienne, pénétrer profondément à l'intérieur de son territoire pour lui couper toute possibilité de retraite, puis l'obliger à livrer le combat et l'anéantir.

32/ UNE AFFECTATION RAISONNÉE DES FORCES

A la différence des Egyptiens, des Syriens ou des Irakiens, l'armée israélienne n'a pas adopté la doctrine militaire soviétique lourde et rigide. Bien au contraire, de manière à s'inscrire parfaitement dans une logique d'économie des forces, Tsahal, dès sa création, opte pour la modularité. Au moment opportun, Israël définit avec justesse l'ensemble tactique destiné à la défense de la liberté d'action et celui destiné à l'action principale.

321/ Modularité et souplesse structurelle

La force de la doctrine militaire israélienne réside dans son empirisme et dans l'absence totale d'idées préconçues. Les Israéliens se sont refusés à adopter en bloc les théories militaires formulées par les pays étrangers.

Ils n'ont pas constitué de division au sens où l'entendent les occidentaux. Pour obtenir une structure plus souple, ils ont conservé la brigade d'environ 3000 hommes. Ils en ont fait une unité autonome dotée de ses propres appuis et d'une logistique indépendante. A tout moment, un bataillon organique peut être détaché d'une brigade pour être affecté à une autre brigade. Cette souplesse structurelle permet aux Israéliens de manier leurs troupes avec un maximum d'efficacité et de les utiliser exactement à l'endroit voulu. Au quatrième jour de la guerre, l'on assiste à une bascule des efforts. Certains bataillons sont retirés très rapidement du front jordanien ou égyptien et sont acheminés sur le front syrien. Si les circonstances l'exigent, deux, trois, ou même quatre brigades peuvent être placées sous un seul commandement et devenir un

groupement tactique. Grâce à la maîtrise de l'air acquise dès le début des combats, les forces terrestres peuvent faire preuve d'une remarquable capacité à se déplacer. « Elles peuvent basculer d'un secteur à l'autre, agissant comme un multiplicateur de forces »³⁴. Au total, près d'un tiers de ses effectifs est engagé sur plus d'un front.

Les groupements tactiques confiés aux généraux Tal, Yoffé et Sharon ne sont pas de grandes unités organiques comme il en existe en URSS. Ce sont des *ugdahs*, c'est à dire des forces constituées d'éléments réunis expressément en vue d'une mission précise dans des conditions particulières. Cette modularité, qui permet de « monter les forces en système »³⁵, s'avère être l'instrument privilégié de l'économie des forces israéliennes.

322/ Des systèmes de force cohérents avec les priorités

Israël est obligé de faire en sorte que la puissance militaire égyptienne ne soit plus en mesure dans un avenir prévisible d'affecter les intérêts vitaux d'Israël. Pour dégager les détroits et recouvrer la liberté de navigation du golfe d'Eilat, il lui faut porter la guerre chez l'ennemi et donc conquérir tout le désert du Sinaï. La priorité est logiquement donnée au front sud. Le général Dayan est conscient de l'effort que devront fournir les fronts secondaires mais il n'y consacre qu'un minimum de brigades. Il choisit sciemment « d'affecter un maximum à l'attaque principale, un minimum aux opérations secondaires qui sont destinées à la garantir »³⁶.

33/ UN SOUTIEN DYNAMIQUE

Le soutien des forces aériennes ou terrestres a été remarquablement mené. Les Israéliens ont en la matière toujours dominé les Etats arabes.

331/ Le soutien aérien

Depuis longtemps déjà, préparée à l'éventualité d'un affrontement généralisé avec l'ensemble des aviations arabes, l'aviation israélienne est en état d'alerte permanent. A côté des pilotes, qui représentent l'élite des forces armées israéliennes, les équipes du personnel au sol sont d'une rare compétence. Elles sont capables de faire le plein, d'armer et de préparer les appareils à prendre l'air en 7 à 8 minutes. Les normes de l'OTAN sont de vingt minutes.

³⁴ Martin van Creveld, *op. cit.*, p. 280.

³⁵ Maréchal Foch, *op. cit.*, p. 50.

³⁶ Maréchal Foch, *op. cit.*, p. 54.

Parallèlement, les mêmes opérations techniques prennent cinq fois plus de temps en Egypte. Certains diront après la guerre: « les cent cinquante à cent soixante appareils de première ligne dont disposait Israël ont fait le travail de quatre cents à six cents avions »³⁷.

332/ Le soutien terrestre

Les unités de l'armée de terre sont organisées de manière à pouvoir agir avec une certaine autonomie. Dans ce sens, outre les différentes unités de mêlée et d'appui, les groupements tactiques comprennent des éléments du service de santé et « un train des équipages » chargé du ravitaillement en carburant et en munitions. Chaque groupement dispose d'une autonomie initiale de quatre jours en carburant, munitions et eau. Les Israéliens prêtent moins d'attention aux vivres. L'acheminement continu de carburant et de munitions est fait en quantité telle qu'après le cessez-le-feu, l'état-major israélien éprouvera des difficultés pour rapatrier le surplus. Par ailleurs, les Israéliens expérimentent au cours de cette campagne un moyen rapide de distribution du carburant. Des réservoirs en caoutchouc contenant des milliers de litres sont montés sur des camions civils réquisitionnés. Ils peuvent alimenter simultanément plus d'un peloton de chars. Pendant six jours, 8000 véhicules « mobilisés » ont circulé sur les routes du pays et aucune unité de Tsahal n'a eu à s'arrêter par manque de carburant ou de munitions.

* *

*

³⁷ Aviation-Magazine du 15 août 1967.

4^o partie : LA CONCENTRATION DES EFFORTS

« L'idée de concentrer ses forces en vue de la lutte est si naturelle et si rationnelle qu'il paraît inutile de plaider son bien-fondé et de chercher des arguments en sa faveur »³⁸.

En grande partie déterminée par la liberté d'action et corollaire de l'économie des forces, la concentration des efforts est un facteur essentiel du succès. Ce principe est défini par le vocabulaire militaire comme « la convergence d'actions en vue de réaliser la supériorité sur l'adversaire, en un lieu et à un moment considérés comme essentiels pour vaincre ». Pour Karl von Clausewitz, « la meilleure stratégie consiste à *être toujours très fort*, d'abord en général, ensuite au point décisif. [...] La loi suprême et la plus simple de la stratégie consiste à *concentrer ses forces* »³⁹. Même s'il fait référence aux efforts et non aux forces, le maréchal Foch est catégorique: « dans la bataille, le résultat est à attendre d'une combinaison des efforts »⁴⁰.

De manière à réaliser en permanence cette supériorité sur les Egyptiens et dans le but unique d'une victoire rapide et décisive, les Israéliens savent faire converger « discours » et « actes ». Tout au long du conflit, la concentration des efforts au niveau stratégique est réalisée grâce à ***un commandement militaire et politique unique et cohérent*** fondé sur l'union nationale. Avec clairvoyance et discernement, ce commandement opte pour ***une dislocation stratégique*** de l'adversaire tout en cherchant en permanence à ***accroître sa puissance***.

41/ UN COMMANDEMENT POLITIQUE ET MILITAIRE UNIQUE ET COHERENT

Si les opinions au sein du monde politique, mais surtout entre univers politique et militaire, divergent tout au long des semaines qui précèdent le mois de juin, le consensus quant au but et au mode d'action est obtenu dès la constitution d'un gouvernement d'union nationale.

411/ Les divergences pré-conflictuelles

Israël a toujours été régi par des gouvernements de coalition. Celui en place au moment du

³⁸ Amiral Raoul Castex, *op. cit.*

³⁹ Carl von Clausewitz, *op. cit.*

⁴⁰ Maréchal Foch, *op. cit.*

déclenchement du conflit est composé de ministres appartenant à cinq partis politiques différents. Levi Eshkol, le successeur de Ben Gourion, est surtout spécialisé dans les questions économiques. Il cumule les fonctions de Premier ministre et de ministre de la défense. Avec son ministre des affaires étrangères Abba Eban, il est partisan de la recherche du compromis et de la poursuite des solutions diplomatiques. Dans la période de crise grave que traverse Israël, il n'est suivi ni par l'opinion publique ni par l'état-major. Les sentiments qui règnent dans les cercles militaires sont tous identiques. Le temps passe au détriment d'Israël. Beaucoup critiquent ouvertement l'attentisme politique et prônent une entrée en guerre rapide. La force de l'Etat d'Israël a toujours été en grande partie fondée sur la crainte qu'il inspire aux pays arabes. Ne pas montrer sa force peut, en Orient, équivaloir au suicide. Si « le Politique en Egypte ne sait pas *quand* il doit utiliser les mots et *quand* il doit utiliser les fusils »⁴¹, il en va autrement d'Israël.

412/ Le consensus politique et militaire

Consensus entre opinion publique et monde politique. Le 1^{er} juin, lorsque Levi Eshkol, avec la bénédiction du sage Ben Gourion, crée un gouvernement d'union nationale avec Moshe Dayan à la tête de la défense, tout le monde sait que c'est un cabinet de guerre qui vient d'être constitué. Cette seule nomination a le don de galvaniser les esprits et de faire remonter le moral de tout un peuple. La peur panique qui s'empare de la population pendant les jours qui précèdent l'offensive est bien réelle⁴². Si elle présente des aspects surréalistes, elle a l'avantage de conduire à « une sorte de consensus absolu; autrement dit à une de ces situations rarissimes qui voient les objectifs de l'Etat concorder parfaitement avec les sentiments et les désirs de la population »⁴³.

Consensus politico-militaire. La nomination de Moshe Dayan présente surtout l'avantage de clarifier la position politique et militaire d'Israël. La stratégie militaire de l'Etat hébreu devient véritablement « la politique en actes »⁴⁴. Israël va entrer en guerre, non pour neutraliser

⁴¹ Sabr Abû-Nidhal, *La bataille du 5 juin 1967 - La lutte armée arabe et l'impérialisme*, L'Herme, 1970, p. 51.

⁴² L'Etat hébreu avait un sentiment de fin du monde et imaginait qu'un second holocauste se préparait. Prévoyant de lourdes pertes, les Israéliens préparèrent six fois plus de lits d'hôpitaux (14 000) que nécessaire. Craignant un débordement des services des pompes funèbres, ils creusèrent les parcs publics de Tel Aviv afin de les transformer en cimetières.

⁴³ Martin van Creveld, *op. cit.*, p. 293.

⁴⁴ Général Poirier cité par le général de La Maisonneuve dans *Incitation à la réflexion stratégique*, Economica, 1998, p. 35.

l'armée égyptienne ou la repousser, mais bien pour la détruire rapidement et complètement. Ce consensus favorise l'établissement d'un commandement « unique et uni ». Les Israéliens n'ignorent pas que « la base de toute bonne organisation d'armée doit être avant tout l'unité de commandement »⁴⁵. Pour Israël, le consensus politico-militaire préalable à l'unité de commandement devient un atout majeur pour prendre et conserver l'initiative par une action offensive.

Lorsque le conflit se déclenche, le général Rabin, chef d'état-major, sait comme l'a écrit son chef des opérations, le général Weizmann, que « la meilleure ligne de défense de Tel Aviv est à la verticale du Caire ». Il faut élargir la zone des combats. Les chefs militaires, comme les décideurs politiques, sont parfaitement conscients que la victoire repose en grande partie sur la vitesse avec laquelle l'action sera menée.

42/ LA DISLOCATION STRATEGIQUE DES FORCES ARABES

« Le but véritable du stratège n'est pas tant de chercher la bataille que de rechercher une situation stratégique si avantageuse que si elle ne produit pas elle-même la décision, sa poursuite par la bataille permettra à coup sûr d'y parvenir. [...] La dislocation stratégique est le résultat d'un mouvement qui bouleverse le dispositif ennemi (...) en le contraignant à un brusque changement de front, disloque l'organisation de ses forces; divise ses forces; met en danger son ravitaillement; menace la ou les routes par lesquelles il pourrait battre en retraite en cas de besoin et se reformer sur son territoire »⁴⁶.

La dislocation stratégique demeure un fondement essentiel de la concentration des efforts. La victoire d'Israël est une illustration parfaite d'une dislocation stratégique des forces arabes et notamment des unités égyptiennes. L'Etat hébreu, en prenant un risque calculé, en choisissant avec discernement le point d'application de ses efforts, se positionne dans les conditions idéales pour mener avec succès une « guerre éclair ».

421/ Un risque calculé

« Parfois, celui qui prend le risque le plus grand est celui qui capitalise les meilleures chances de succès, mais également les effets les plus désastreux en cas d'échec. [...] La meilleure concentration et l'acceptation d'un risque calculé ont toujours constitué un gage de succès

⁴⁵ Général Joseph Gallieni, *Rapport d'ensemble sur la pacification, l'organisation et la colonisation de Madagascar*, Charles-Lavauzelle, 1900.

⁴⁶ Sir Basil Liddell Hart, *Histoire mondiale de la stratégie*, Plon, 1962.

pour le camp qui y parvenait »⁴⁷. Au déclenchement de la guerre des Six Jours, l'armée de l'air israélienne compte environ 200 appareils modernes et s'apprête à affronter des forces combinées arabes deux à trois fois supérieures. Au matin du 5 juin, vague après vague, tous les chasseurs décollent pour des raids dévastateurs contre les aérodromes égyptiens. Seuls douze appareils - soit 6% du total - veillent au sol pour prévenir une éventuelle attaque aérienne syrienne, jordanienne ou irakienne dans la profondeur du territoire.

De même, conformément à la planification, le général Hod choisit de n'allouer au soutien des forces terrestres, à l'instant du premier choc du 5 juin, que des appareils d'entraînement Fouga Magister.

Enfin, face aux Jordaniens et aux Syriens, dont les interventions leur paraissent incertaines, les Israéliens choisissent de ne déployer qu'une « couverture minimale ».

423/ le choix du point d'application

Dans le Sinäi, les effectifs en hommes des forces arabes sont le double de ceux des unités israéliennes. Face à des boucliers défensifs statiques, aux possibilités de camouflage réduites, Israël décide de concentrer ses attaques en des points précis du dispositif adverse, les intervalles. Tsahal veut pénétrer à l'intérieur du dispositif égyptien et le faire s'écrouler.

Il est probable que dans la plupart des cas où il y a eu combat, au sens tactique du terme, les unités de Tsahal ont, grâce à ce procédé, bénéficié d'une supériorité numérique locale. Dans un discours prononcé le 23 juillet 1968, le président Nasser déclarera à ce propos: « les quatre cinquièmes de nos forces n'ont pas rencontré l'ennemi et n'ont pas eu l'occasion de combattre ». Même s'ils sont exagérés, ces propos illustrent combien Israël a su exploiter les faiblesses du déploiement stratégique adopté dans le Sinäi en appliquant son effort sur les points faibles ennemis. Paradoxalement, c'est parce qu'ils n'ont pas de « frontières sûres » que les Israéliens peuvent mener à bien leur stratégie favorite d'offensive mobile et éviter une guerre d'usure.

L'absence de végétation, les difficultés du ravitaillement en eau font du Sinäi un terrain idéal pour pratiquer une guerre mobile à base de blindés, d'artillerie et d'avions. Le conflit de 67 démontre une nouvelle fois que, dans le désert, dès qu'une armée se trouve en état d'infériorité il lui est impossible de mener une bataille défensive méthodique. Il lui faut se replier très loin en arrière ou prendre le risque d'être détruite. Dans le Sinäi, il est difficile de maintenir des

⁴⁷ Martin van Creveld, *La transformation de la guerre*, Edition du Rocher, 1998, p. 151.

troupes, de les camoufler et de les protéger. Les deux cents kilomètres qui s'étendent entre le canal de Suez et la frontière donnent à l'armée israélienne le préavis nécessaire à sa mobilisation et excluent l'attaque surprise égyptienne.

423/ L'option stratégique « blitzkrieg » ou la guerre-éclair

Définition. Le « blitzkrieg » ou guerre-éclair « vise à surprendre et à étouffer l'adversaire par le choc combiné des chars motorisés et des avions. Son succès repose sur la rapidité du mouvement et l'ampleur du choc »⁴⁸. De par sa forme, ce type de guerre favorise la concentration des efforts. Lors de la guerre des Six Jours, Israël applique à la perfection les règles de la guerre-éclair: destruction de l'aviation égyptienne mais aussi du potentiel jordanien et syrien, pénétration de forces blindées dans le Sinaï tout en assurant une couverture sur les fronts secondaires. « Dès le 7 juin, l'armée égyptienne privée de couverture aérienne, dotée d'un matériel soviétique sujet aux pannes (...) s'effondre. Ainsi, nouvelle ironie de l'Histoire, Israël se montre l'excellent disciple de la formule mise au point par l'armée allemande en 39-40 »⁴⁹.

Les raisons de l'option stratégique. Israël a conscience que l'étroitesse de son territoire interdit à son armée de manoeuvrer sur son propre sol. De surcroît, le pays sait qu'il doit remporter des succès avant que les Nations unies n'aient le temps d'intervenir et de leur ôter la monnaie d'échange qu'il espérait conquérir.

Le territoire est exigu, ses frontières terrestres particulièrement étirées ne bénéficient pas d'une frontière naturelle. Par ailleurs, la concentration de la plupart des industries dans un petit nombre de localités associée au poids de l'importance urbaine⁵⁰ rendent le pays particulièrement vulnérable aux attaques aériennes. Les Israéliens ne peuvent concevoir une stratégie reposant sur la défense statique de leurs frontières. En cas de conflit, l'Etat hébreu doit porter la guerre sur le territoire ennemi. Tsahal « ne peut combattre que sur le territoire adverse. Force de défense, elle est condamnée à l'invasion »⁵¹. La stratégie israélienne définie dans les années 60 intègre parfaitement ces facteurs géographiques. Au moment de l'offensive,

⁴⁸ *Dictionnaire de stratégie militaire* de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, Librairie académique Perrin, 1998, p.357.

⁴⁹ Philippe Moreau Defarges, *Problèmes stratégiques contemporains*, Les Fondamentaux Hachette, 1992, p.111.

⁵⁰ En 1967, 80% de la population israélienne est répartie entre les villes de Tel Aviv et Haïffa.

⁵¹ Jean Lartéguy, *Les murailles d'Israël*, Presses, Pocket, 1970, p. 161.

trois facteurs dominant la pensée politico-militaire israélienne. L'Etat hébreu sait que la victoire est acquise à celui qui s'arroge la maîtrise aérienne totale, que les blindés doivent être utilisés en masse compacte pour forcer les positions de l'ennemi et qu'enfin, une fois la percée réalisée, l'exploitation doit être menée avec le maximum de rapidité.

Les conséquences de l'option stratégique. L'effet produit par la ruée en avant des forces israéliennes est souvent comparé à la détente d'un puissant ressort. L'offensive stratégique menée vise à anéantir les forces arabes le plus rapidement possible en faisant effort sur la surprise, la vitesse d'exécution et le mouvement. Lorsque les unités égyptiennes se replient en direction du canal de Suez, elles progressent parallèlement aux forces israéliennes en offensive. Des unités sont dépassées, d'autres sont imbriquées. Cette situation, loin de freiner Tsahal, l'encourage à poursuivre. Israël n'ignore pas que « tout comme un homme, une armée ne peut effectivement se défendre par derrière sans faire volte-face pour utiliser ses armes dans la nouvelle direction. Le volte-face déséquilibre temporairement une armée comme un homme et dans ce cas, la période d'instabilité est inévitablement beaucoup plus longue »⁵².

43/ LA SUPERIORITE

Nul n'ignore que la puissance est le produit de trois facteurs : le nombre, la capacité et la volonté. Mathématiquement, l'équation pourrait se résumer à :

Puissance = Nombre x Capacité x Volonté.

Bien avant le déclenchement des opérations, Israël s'est efforcé en permanence de jouer sur les trois variables afin d'accroître sa puissance.

431/ Le nombre

Alors que son armée ne dépasse guère en temps de paix 60 000 soldats, le rappel des réservistes permet à Israël, pays de 1 300 000 habitants, de multiplier par trois ou quatre ce nombre en quelques jours. Tsahal est constituée d'une armée permanente relativement réduite et de réserves pouvant être mobilisées dans un délai de 24 à 72 heures. Les conscrits effectuant leur service militaire sont encadrés par un petit nombre de professionnels. A la veille de la guerre des Six Jours, certaines unités voient leurs effectifs se gonfler au-delà des limites prévues. Même des hommes qui n'avaient pas été convoqués se présentent spontanément.

⁵² Sir Basil Liddell Hart, *op. cit.*.

432/ Les capacités

Loin d'être une cause de vulnérabilité, l'organisation militaire d'Israël est un avantage majeur. Selon la formule célèbre, « le réserviste est un soldat professionnel en permission onze mois sur douze afin de pouvoir gagner sa vie et coûter moins cher à l'Etat ». De ce fait, le personnel militaire israélien est à la fois de haute qualité et bon marché.

Les réservistes, après avoir effectué un service militaire de deux ans et demi pour les hommes et deux ans pour les femmes, sont appelés sous les drapeaux six semaines par an pour participer à des manoeuvres dans le Neguev.

Les officiers sont instruits et poursuivent leurs études et cours de perfectionnement technique en Israël et à l'étranger. A la veille des hostilités, l'on pouvait voir le général Barlev, chef adjoint de l'état-major israélien, dans les couloirs de Sciences-Po à Paris.

Tout comme son armée, le commandement est jeune et mobile. Aucun membre de l'état-major n'atteint la cinquantaine. Les officiers sont issus de toutes les couches de la population. Loin de constituer une caste fermée, ils font partie intégrante du peuple. Réservistes pour la plupart, ils ne perdent jamais le contact avec les masses. Tsahal sait que « seule cette confiance intime, ferme, consciente, qui ne s'oublie pas au moment de l'action, fait de vrais combattants.[...] La confiance ne s'improvise pas. [...] Elle ne peut naître que de la connaissance mutuelle »⁵³.

Les officiers arabes croient, eux, appartenir à une caste privilégiée et sont issus pour la plupart de milieux aisés. Ils oublient qu'il « n'est pas possible de diriger des hommes dans de bonnes conditions si on les méprise (...). La confiance repose à la guerre non sur des rapports hiérarchiques purement techniques et fonctionnels ou sur des rapports sociaux, mais sur des rapports humains de qualité »⁵⁴. La plupart des généraux égyptiens faits prisonniers dans le Sinaï ignorent pourtant jusqu'au nom de leurs commandants d'unité.

L'armée en Israël est le secteur le plus moderne et le plus efficace de la société ; L'esprit d'initiative est développé. Chacun est capable d'anticiper convenablement les décisions que prendraient ses camarades.

433/ Le moral

Le moral reste un facteur stratégique fondamental de victoire. Il est « ce qui détermine le

⁵³ Ardant du Picq, *Etudes sur le combat*, Chapelot 1904.

⁵⁴ Général Gil Fiévet, *De la stratégie*, Interéditions, 1993, p.234.

rendement une fois qu'on a éliminé des causes mesurables »⁵⁵.

Tsahal en temps de guerre, c'est une énorme entité qui représente la nation toute entière en armes. Les soldats israéliens se battent « le dos au mur » et souvent à proximité de leurs familles. Ils sont prêts à tous les risques pour faciliter une percée, pour dégager un camarade. Ils ne se battent pas pour la gloire ou le panache. Ils se battent pour retourner le plus rapidement possible à leurs occupations civiles après avoir exécuté un travail désagréable mais indispensable. Ils n'ignorent pas qu'il est impossible de reculer lorsqu'on habite un petit pays. Ils démontrent une nouvelle fois que « les forces armées n'ont d'efficacité que si, intimement soudées à la nation, elles s'appuient sur un front de production et un front psychologique invulnérables »⁵⁶.

Au matin du 5 juin, tous les soldats israéliens savent que la journée est décisive pour le sort de leur famille et de leur pays. Il est de la plus haute importance d'enfoncer dès la première heure le dispositif ennemi. Le soldat israélien est motivé car il sait inconsciemment que le « coeur humain est le point de départ de toute chose à la guerre »⁵⁷. Il s'est donc entraîné plus que son adversaire arabe. Il a le sentiment qu'il part en guerre non seulement pour sauver l'Etat d'Israël mais pour sauver tout le peuple juif. A contrario et à part le soldat palestinien, le combattant arabe ne sait pas dans son for intérieur pourquoi il se bat. Les appels à la guerre sainte n'ont pas fait du soldat arabe un combattant motivé.

* *

*

⁵⁵ Maréchal Foch, *op. cit.*

⁵⁶ Gabriel Bonnet, *L'importance du facteur « moral » dans le complexe « armée-nation »*, Revue de défense nationale, 2^o semestre 1995.

⁵⁷ Maréchal de Saxe cité par le général Jean Perrédans *Intelligence et valeurs morales dans la guerre*, Charles-Lavauzelle, 1965, p. 115.

CONCLUSION

Bien que l'instauration de l'Israël moderne ait été essentiellement l'oeuvre de socialistes athées, la victoire écrasante remportée durant la guerre des Six Jours est passée aux yeux de beaucoup comme un fait divin. A ce titre, elle s'est souvent accompagnée d'accents messianiques.

En six jours à peine, une nation menacée de totale destruction a triplé de superficie et acquis des frontières naturelles faciles à défendre. Son territoire s'étend désormais jusqu'au canal de Suez et englobe la vallée du Jourdain, ainsi que les hauteurs du Golan. Elle a anéanti une coalition dotée d'un armement considérable, assistée de fortifications et ayant l'avantage du nombre. Elle a créé une politique nouvelle au Moyen-Orient. « Israël n'est plus ce qu'il était avant le 5 juin 1967, il en est de même des Etats arabes vaincus »⁵⁸.

Cette victoire n'a été possible que parce que l'Etat hébreu a su maîtriser et développer tous les paramètres qui pouvaient le conduire au succès: le renseignement, la planification, l'effet de surprise, la cohérence entre l'objectif militaire et le but politique, le soutien mais aussi l'unité du commandement ou encore la volonté de vaincre... Ces facteurs sont constitutifs des principes de la guerre. Ils ont permis à Israël d'acquérir la liberté d'action indispensable et de gérer avec discernement l'économie de ses forces afin de pouvoir concentrer tous ses efforts vers la victoire. La guerre des Six Jours illustre combien « la réflexion stratégique a besoin de recourir à un système d'évaluation capable de rendre compte le plus objectivement possible de la probabilité éventuelle de succès de l'action envisagée »⁵⁹. Elle démontre parfaitement que « les principes de la guerre indiquent une règle générale qui permet - en dépit de l'Autre et des oppositions - d'atteindre les objectifs politiques recherchés avec les moyens techniques et humains disponibles »⁶⁰.

Evoquant la victoire de l'Allemagne sur la France en 1870, Friedrich Nietzsche avait mis ses

⁵⁸ Samuel Seguev, *La guerre des Six Jours*, Calmann-Lévy, 1967.

⁵⁹ Amiral François Caron, *Nouvelles guerres et principes de la guerre*, Stratégique 1/97, p. 57

⁶⁰ Général de La Maisonneuve, *op. cit.*, p. 72.

concitoyens en garde. « C'est une erreur d'imaginer qu'une victoire militaire soit une preuve de supériorité culturelle »⁶¹. Après 1967, les Israéliens semblent avoir négligé ce sage avertissement. De même, ils n'ont pas entendu le philosophe lorsqu'il avance que « la guerre rend très souvent le vainqueur stupide »⁶². Si, en six jours, Tsahal a atteint tous ses objectifs et a réussi à consolider les frontières du pays, la victoire d'Israël n'a pas instauré une paix durable.

Paradoxalement, les revers entraînés par cette guerre contribuèrent à accroître l'efficacité des armées arabes. En fait, ils furent très directement à l'origine d'une aide étrangère bien plus importante que n'importe quel effort de modernisation du temps de paix. L'Union Soviétique assura rapidement le remplacement des pertes matérielles égyptiennes et syriennes par des armes plus modernes. La paix ne dura que six ans. La guerre du Kippour d'octobre 1973 frappa un Etat d'Israël endormi et aveuglé qui se croyait invincible et qui faillit pécher par orgueil.

* *

*

⁶¹ Friedrich Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*, Mercure Paris, 1923.

⁶² Friedrich Nietzsche, *Humain trop humain*, Mercure de France Paris, 1943.

GLOSSAIRE

MOSSAD: nom sous lequel on désigne *Ha Mossad, le Modiyin ve le Tafkidim Mayuhadim*, l'Institut de renseignements et des services spéciaux d'Israël.

SHIN BETH: Abréviation de *Sherout Bitahon*, service de sécurité. (ancien nom du Shabak).

TSAHAL: Acronyme de *Tsva Hahaganah lei Israël*, armée de défense d'Israël.

CIA: *Central Intelligence Agency*. Agence centrale de renseignements (espionnage, contre-espionnage) des Etats-Unis.

SDECE: *Service de documentation étrangère et de contre-espionnage*. Ce service de renseignements sera remplacé en 1982 par la DGSE (Direction générale de la sécurité extérieure).

KGB: *Komitet Gossoudarstvennoi Bezopasnosti*. Services chargés du renseignement et du contre-espionnage à l'intérieur et à l'extérieur de l'URSS.

BIBLIOGRAPHIE

Les conflits israélo-arabes

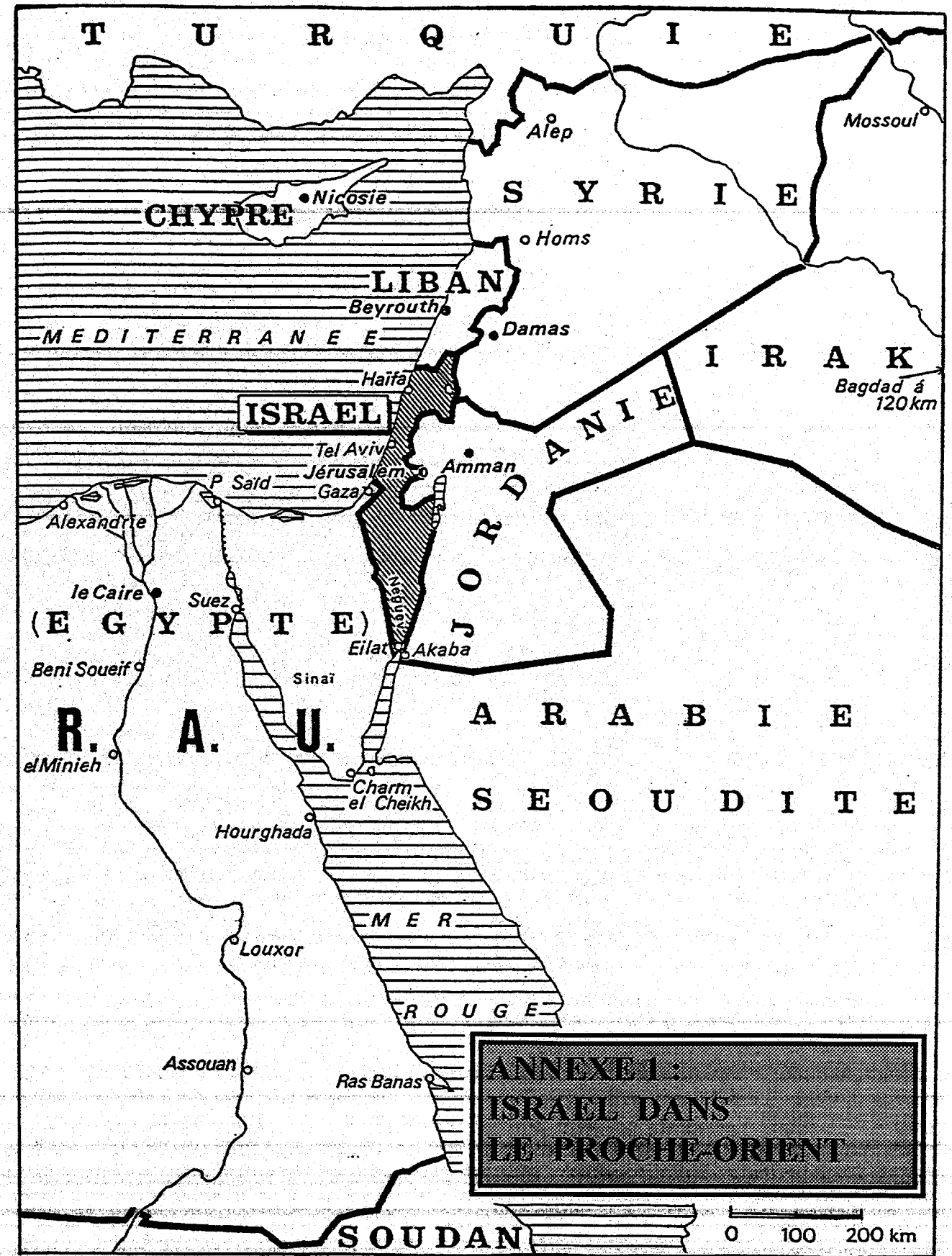
- Michel Bar-Zohar, *Histoire secrète de la guerre d'Israël*, Fayard, 1968.
- Eliahu Ben Elissar & Zeev Schiff, *La guerre israélo-arabe*, Julliard, 1967.
- Yves Cuau, *Israël attaque*, Laffont, 1968.
- Jean Lartéguy, *Les murailles d'Israël*, Presses, Pocket, 1970.
- Jean-Pierre Derriennic, *Israël en guerre*, A. Colin, 1974.
- Sabr Abû-Nidhal, *La bataille du 5 juin*, L'Herne, 1970.
- Samuel Seguev, *La guerre des Six Jours*, Calman-Levy, 1968.
- Le conflit israélo-arabe; Les temps modernes, n°253 bis.
- Mémoire du Colonel Hobeychi Abdallah, *La question palestinienne*, (Ecole Sup. de Guerre).
- Le Monde, L'histoire au jour le jour, *Israël-Palestine, un destin partagé 1897-1997*, n°1356.
- Martin van Creveld, *Tsahal*, Editions du Rocher, 1998.

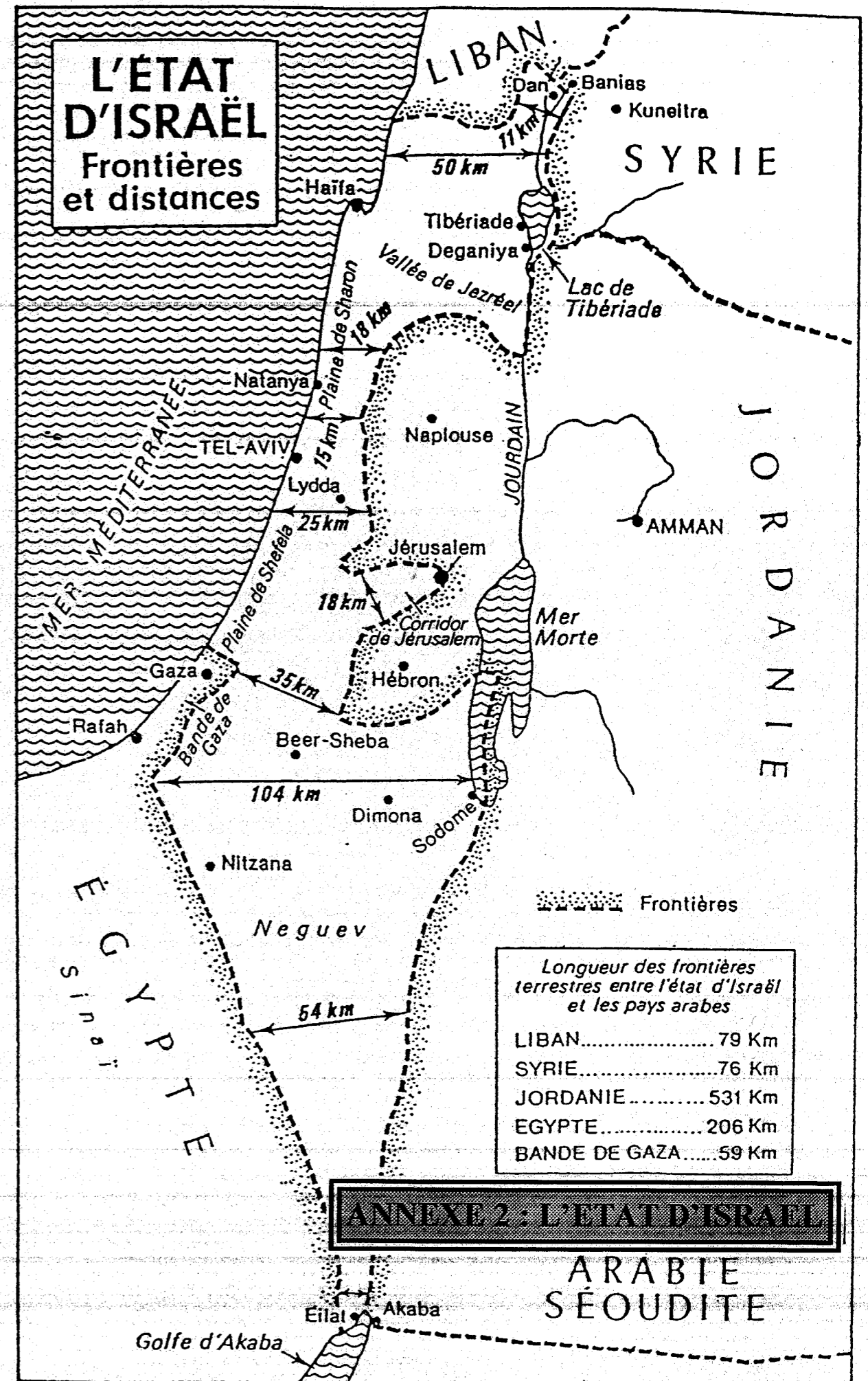
Stratégie

- Général André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Hachette littératures, 3^e édition 1998.
- Amiral François Caron; *L'art militaire de la décision*, Le trimestre du monde, 3/1993.
- Amiral François Caron, *Nouvelles guerres et principes de la guerre*, Stratégique 1/97.
- Amiral Raoul Castex, *Théories stratégiques*, Tome IV, Editions Maritimes, Paris 1933.
- Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la stratégie*, Laffont, 1993.
- Carl von Clausewitz, *De la guerre*, traduction Denise Naville, Editions de minuit, 1955.
- Général Colin, *Les transformations de la guerre*, bibliothèque stratégique, Economica, 1989.
- Martin van Creveld, *La transformation de la guerre*, Edition du Rocher, 1998.
- Général Gil Fiévet, *De la stratégie*, Interéditions, 1993.
- Maréchal Foch, *Des principes de la guerre*, Imprimerie nationale, Paris, 1996.
- Sir Basil Liddell Hart, *Histoire mondiale de la stratégie*, Plon, 1962.
- Général de La Maisonneuve, *Incitation à la réflexion stratégique*, Economica, 1998.
- Philippe Moreau Defarges, *Problèmes stratégiques contemporains*, Hachette, 1992.
- Sun Tse, *L'art de la guerre*, L'impensé Radical, 1978.

ANNEXES - CARTOGRAPHIE*

* Les cartes sont en partie extraites de l'ouvrage de Eliahu Elissar & Zeev Schiff, *La guerre israélo-arabe*, 1967.



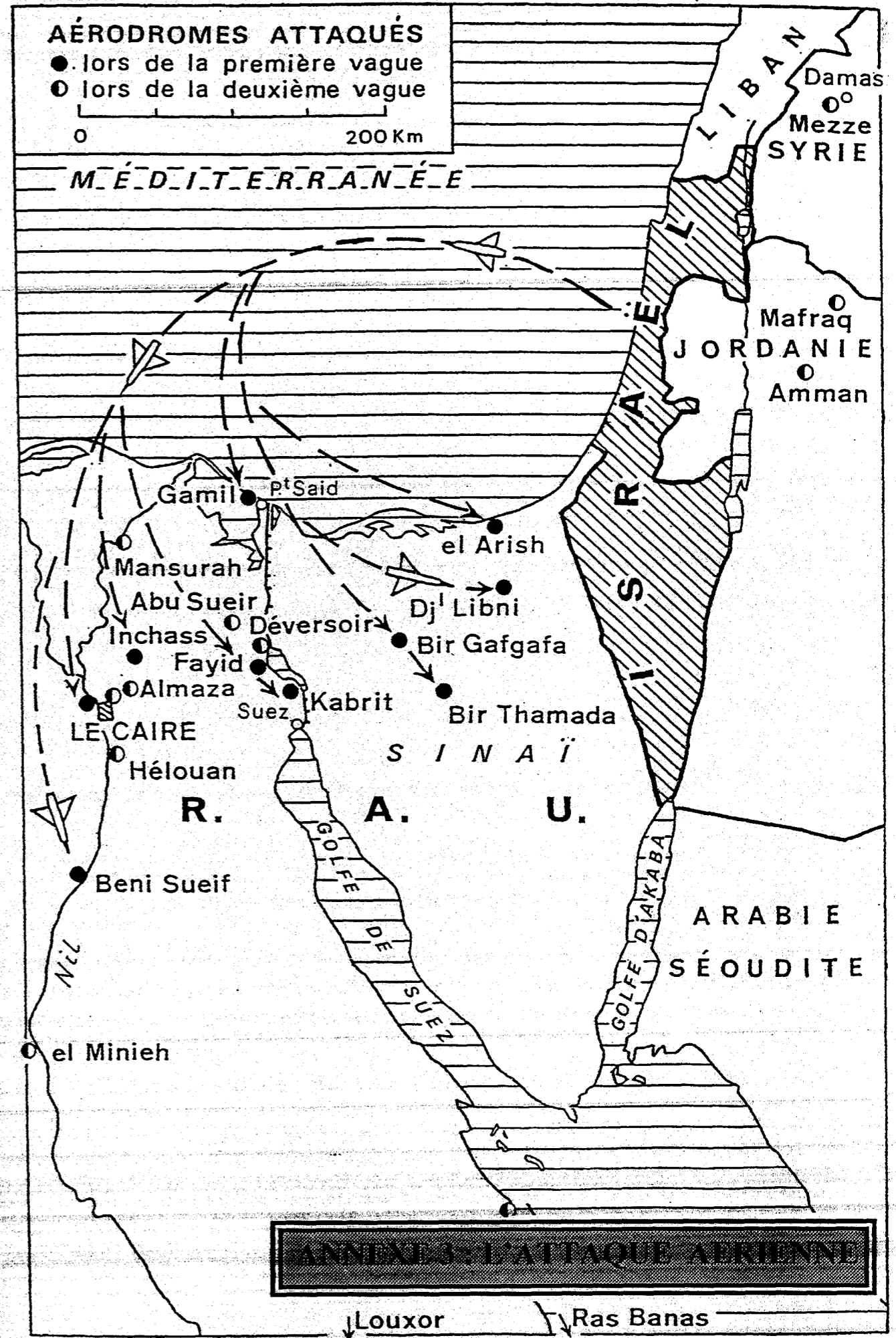


AÉRODROMES ATTAQUÉS

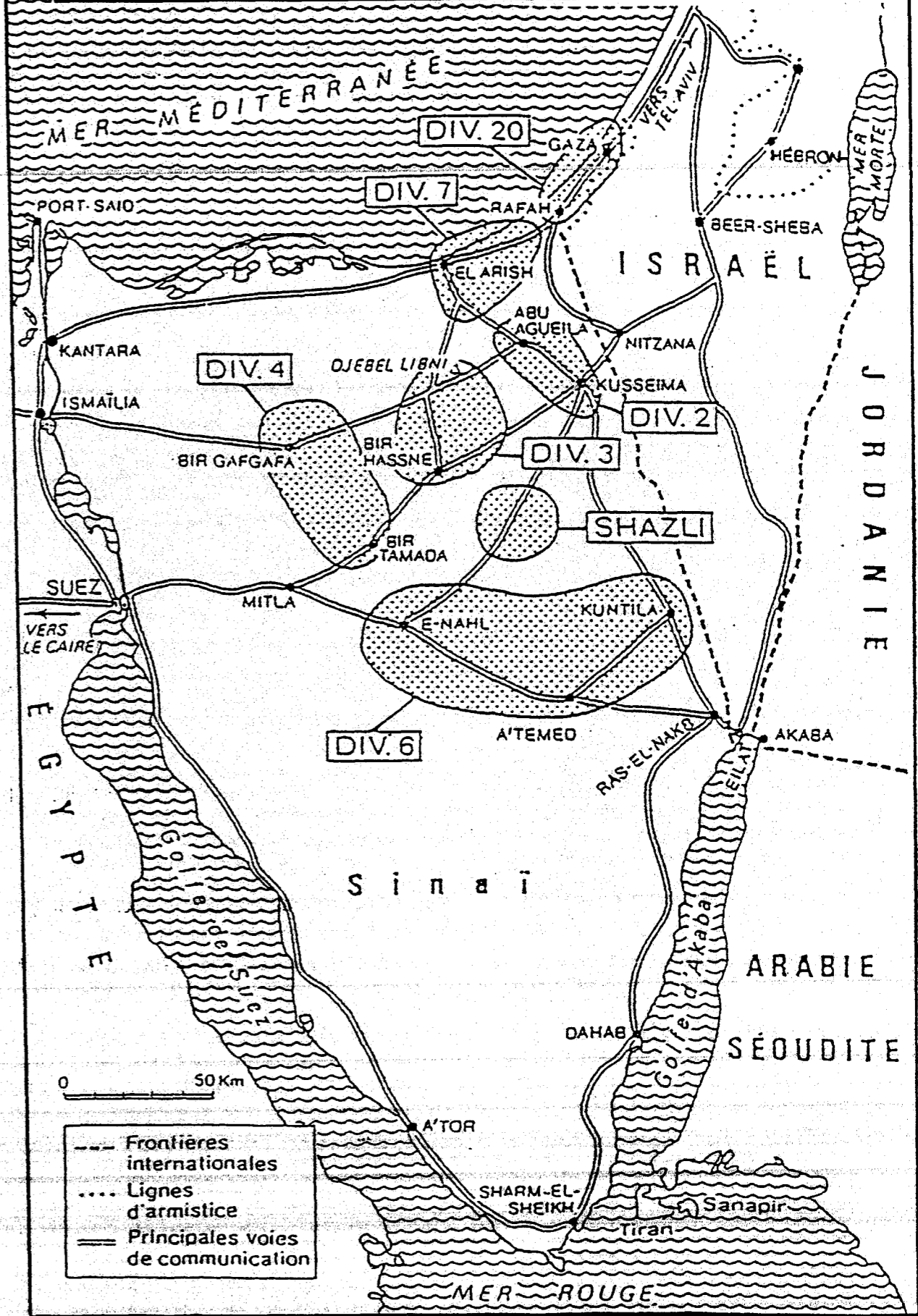
- lors de la première vague
- lors de la deuxième vague

0 200 Km

M.É.D.I.T.E.R.R.A.N.É.E

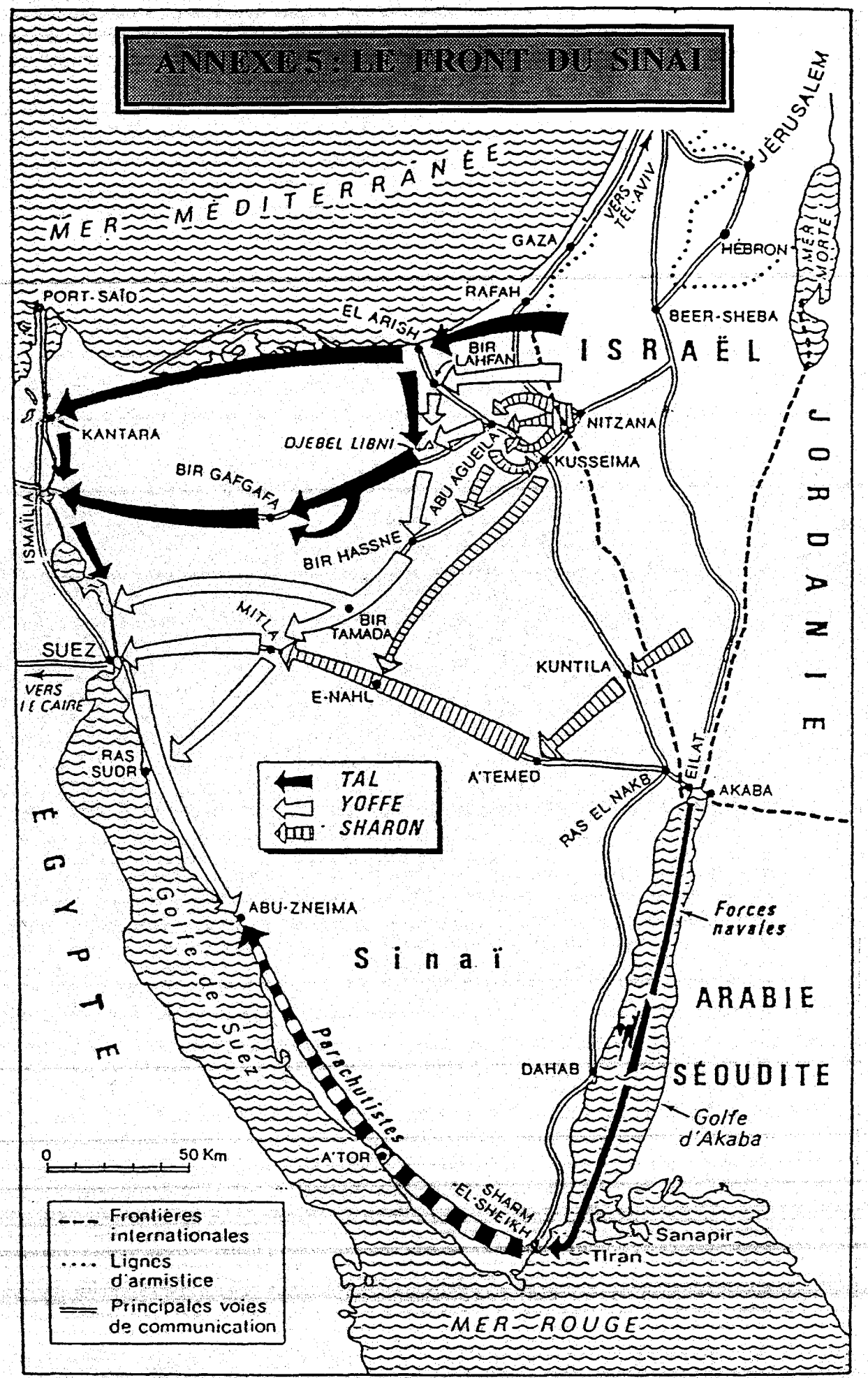


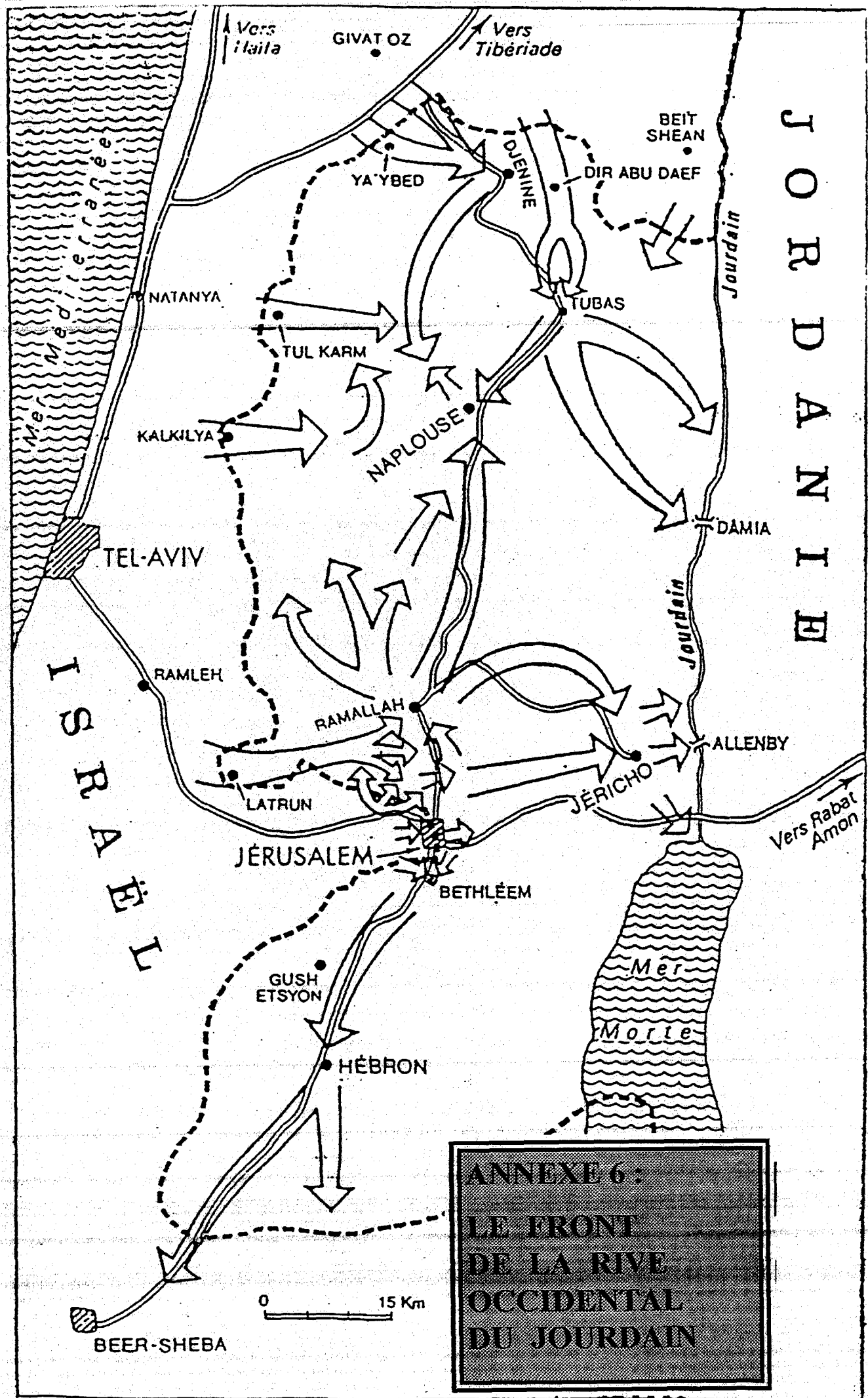
**ANNEXE 4: LE DISPOSITIF EGYPTIEN
LE 4 JUIN 1967**



--- Frontières internationales
 Lignes d'armistice
 — Principales voies de communication

ANNEXE 5 : LE FRONT DU SINAI





ANNEXE 6 :
LE FRONT
DE LA RIVE
OCCIDENTAL
DU JOURDAIN

ANNEXE 7 : LE FRONT DU PLATEAU DU GOLAN

